

# PRESTIGE DU PASSÉ DE DURBUY



Cette plaquette a puisé le meilleur de sa substance dans le catalogue d'exposition intitulé «PRESTIGE DU PASSÉ DE DURBUY».

*Cette exposition, ayant eut lieu au Musée de Durbuy (à la Halle aux Blés) du 16 au 31 août 1981, a été organisée par le Festival de Durbuy et le Syndicat d'Initiative de Durbuy à l'occasion du 650<sup>e</sup> anniversaire de l'affranchissement des habitants de Durbuy par Jean l'Aveugle, en 1331.*

Conscient du peu de publications consacrées au passé de Durbuy, le site [www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be) a voulu modestement apporter sa pierre et pour cela a repris l'essentiel de ce catalogue, en l'actualisant brièvement et en lui attribuant une iconographie parfois inédite qui, nous l'espérons, en ravira plus d'un.

***Un grand merci à toutes les personnes et associations qui nous ont aidés de quelque manière que ce soit.***

TOUTS DROITS RÉSERVÉS - FÉVRIER 2013

*En couverture* : «Le Château de Durbuy», lithographie de Vasseur Frères, dans E. de Damseaux, «La Belgique pittoresque, Les Châteaux», Mons-Paris, 1872.

*En 4<sup>e</sup> de couverture* : «Le moulin, le petit pont et le château de Durbuy», gravure colorisée d'E. Puttaert, dans «La Belgique illustrée» par Eug. Van Bommel, tome 2, Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie, édit., 1875.

# PRESTIGE DU PASSÉ DE DURBUY (1331-1981)

EXPOSITION ORGANISÉE PAR LE FESTIVAL DE DURBUY ET LE SYNDICAT D'INITIATIVE DE DURBUY  
au MUSÉE DE DURBUY, HALLE AUX BLÉS, du 16 au 31 août 1981

VERSION ACTUALISÉE EN JANVIER 2013

Principaux auteurs du catalogue: Joseph BERNARD († 1992), Jean DUCHESNE, Jean-Luc GRAULICH († 2001) et Nicole TOMBEUR

## AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans raison que les hommes, aux moments solennels de leur cité, se tournent vers leur passé.

Ce qui les pousse, ce n'est pas seulement la fierté que suscitent en eux les actions remarquables de ceux qui les ont précédés et les monuments qu'ils ont laissés.

Ils savent bien que leur passé les conditionne, qu'ils sont ce passé continué comme ils sont le futur en germes. Car le culte du passé n'est pas un culte mort, tendant à refaire les mêmes gestes et à recréer les mêmes formes; c'est la réinsertion dans le grand courant de la vie qui, depuis les premiers âges, s'est constamment renouvelé. «Voici ce que je fais toutes choses nouvelles.»

En 1977, Marche célébrait le 400<sup>e</sup> anniversaire de la signature en ses murs, par Don Juan d'Autriche, de l'Édit Perpétuel.

Cette année (1981), Durbuy remémore l'acte par lequel, en 1331, Jean de Bohême concéda aux habitants de la Ville des droits d'affranchissement.

Six cent cinquante ans ont passé depuis lors. Après Jean de Bohême, Durbuy connut son fils, l'empereur Charles IV, son secrétaire, le compositeur Guillaume de Machaut, le maréchal de France de Marchin dont l'arrière grand-père fut lieutenant-mayeur de Durbuy.

Six cent cinquante ans pendant lesquels aussi Durbuy compte des constructeurs, des sculpteurs, des peintres, des orfèvres.

C'est tout cela que tente de faire revivre

une exposition [ndlr: plus précieusement ici, par une revisitation de son catalogue d'exposition] qui se tient au musée de Durbuy du 15 au 31 août 1981.

(...) Charles HANIN,  
Président d'Honneur du Festival de Durbuy

## PRÉSENTATION DU TRAVAIL

Depuis plus de 10 ans, le Festival de Durbuy présente annuellement un programme musical qui sans cesse se renouvelle, s'étoffe et s'améliore. Développant son champ d'activités, le Festival a pris l'habitude d'organiser des expositions.

Cette année, il se devait de participer aux manifestations qui animent la Ville. Avec de petits moyens financiers, il a organisé un programme de concerts et d'expositions qui, d'une part, rappelle les liens historiques qui unissent Durbuy au Grand-Duché de Luxembourg et à la Bohême et qui, d'autre part, tente de mettre en valeur le passé intellectuel et artistique de la Ville.

Ce passé, des spécialistes se sont consacrés à l'étudier scientifiquement et le connaissent beaucoup mieux que nous. Notre but est modeste: il vise à remettre les productions tant plastiques que musicales et littéraires dans le contexte historique de leur création. Notre souci est avant tout didactique. Nous ne pouvions, en quelques mois, éclairer de manière décisive tel ou tel point resté obscur de l'histoire des formes et des idées dans la région. Nous avons préféré mettre les témoins du passé en rapport avec les travaux scienti-

fiques des spécialistes, tels MM. Fernand Pirotte, Joseph Bernard, ainsi que l'équipe rédactionnelle du *Patrimoine monumental*.

Pour organiser l'exposition et son guide, nous avons repris les documents et les notices concernant Durbuy et sa musique dans le catalogue de l'exposition organisée l'an dernier par le Festival de Huy. Certains de ces textes ont été remis à jour par M. Jean Duchesne, qui s'est également intéressé aux restes authentifiés de Jean de Bohême, ainsi qu'à certaines personnalités qui, à leur manière, illustrent Durbuy: Guillaume de Machaux et Édouard Seret. Nicole Tombeur a profité de ses connaissances littéraires pour écrire les notices sur Daufresne de la Chevalerie et Denissoff. Personnellement, ce sont les aspects propres à l'histoire des arts plastiques et l'organisation du catalogue qui ont retenu mon attention.

Loin des grands centres de création, Durbuy a vu naître des formes qui témoignent d'un souci esthétique. À ce titre, la Ville, elle-même, est le document le plus exceptionnel. Notre exposition est une invitation à la promenade musicale, littéraire ou pédestre. Le décor naturel de Durbuy et ses alentours contient des trésors artistiques; préparons Durbuysiens et touristes à aller voir ou revoir dans leur cadre, en leur offrant quelques informations qui en facilitent la compréhension. Notre souhait va plus loin que de faire apprécier le passé: il porte également sur sa conservation. Durbuy a été jolie; elle l'est restée. Espérons que ce soit pour longtemps!

La Ville conserve des témoins d'un passé prestigieux. De courageuses tentatives de musée ont voulu le mettre en valeur. Les documents sont aujourd'hui laissés à l'abandon. Certains d'entre eux semblent avoir été volés, tandis que d'autres se dégradent par négligence devant les yeux des responsables. Puissent ces œuvres et ces chefs-d'œuvre rester entiers jusqu'à ce que soit créée une institution capable d'assurer leur conservation et leur diffusion.

Jean-Luc GRAULICH,  
Licencié en Histoire de l'Art

La bibliothèque essentielle de ce travail tient en quelques ouvrages.

La base de l'étude: G.J. NINANE, *L'ancienne Terre de Durbuy et sa structuration paroissiale* et surtout F. PIROTTÉ et J. BERNARD, *Durbuy, le château, la ville et la communauté des bourgeois, de 1500 à 1795*.

Ces deux ouvrages constituent le tome XCIX de l'année 1968 des Annales de l'*Institut Archéologique du Luxembourg* à Arlon.

*Histoire, contes et légendes du Pays de Durbuy* publié en 1980 par le Cercle Culturel de la Ville de Durbuy.

Pour l'architecture, voir *Le Patrimoine monumental de la Belgique*, Wallonie, vol. 7, *Province de Luxembourg, Arrondissement de Marche-en-Famenne* (Liège, 1979). (1)

Pour la musique enfin, voir *La vie musicale en Hesbaye et en Condroz*, catalogue d'exposition, Durbuy, 1980.

(1) Sur la toponymie, voir G. Kurth, *Glossaire toponymique de la Commune de Durbuy*, dans *Congrès archéologique de Gand*, t. III, 1913, p. 373 et suivantes.



Durbuy - Le second moulin et le petit pont - Illustration de Gustave Flasschoen (« Légendes des Ardennes » par Hubert Stiernet, Agence Havas Belge, 1929).

## LES ORIGINES

Depuis la préhistoire, l'homme a laissé des traces de son existence dans la région de Durbuy. Au paléolithique, il sculpte le coléoptère de la grotte de Bomal; au néolithique, il construit des dolmens et érige des menhirs à Wéris. Aucune trace de cette sorte ne permet de penser que le site de Durbuy lui-même fût occupé depuis des temps aussi reculés. À quelle date a-t-on réalisé l'intérêt stratégique qu'offre l'éperon rocheux enserré entre l'Ourthe et un de ses bras? La question reste actuellement sans réponse.

Une chose semble certaine: c'est au château fort que la Ville doit sa naissance. Godefroid Kurth a montré que les textes du XI<sup>e</sup> siècle – les plus anciens concernant Durbuy – ne différencient pas le lieu de la forteresse. Ce rôle stratégique aura un effet déterminant sur l'histoire de la Ville. Elle appartient au système défensif du Nord-Luxembourg; à ce titre, elle doit se plier à des impératifs militaires tant dans son ar-

chitecture que dans son organisation interne. En compensation, elle sera affranchie.



L'église romane de Tohogne vers 1940.

À l'origine, la Terre de Durbuy constitue un « alleu », c'est-à-dire un bien propre du seigneur, par opposition au « fief », bien du seigneur sur lequel le suzerain conserve un droit de regard. Du milieu du XI<sup>e</sup> siècle à la fin du XIII<sup>e</sup>, l'alleu de Durbuy se transmet principalement entre des cadets de la Maison de Namur. Parmi ces seigneurs, mentionnons Henri I de Durbuy (2<sup>e</sup> moitié du XI<sup>e</sup> siècle) qui voit la construction

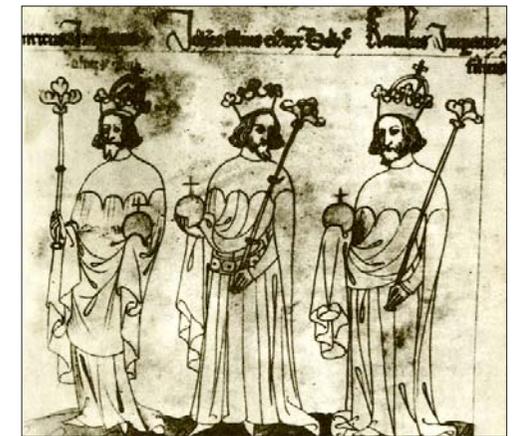
de l'église de Tohogne, mère spirituelle de Durbuy. Le fils d'Henri I, Godefroid, fut inhumé dans cette église. Ces deux personnages ont porté le titre honorifique de Comte de Durbuy, bien que cette terre n'ait jamais constitué un comté. Par la suite, le domaine de Durbuy passe au comte Henri de Luxembourg qui n'est autre que l'empereur Henri VII (1282-1313).



Ancien caveau de Godefroid de Luxembourg dans l'église de Tohogne.

## XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES

Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, Jean, comte de Luxembourg (1295-1346), hérite de son père Henri VII, de la Terre de Durbuy.



Chronique de Zbreclav - Les trois rois luxembourgeois : Henri VII, Jean l'Aveugle et Charles IV.

Jean est, par son mariage, roi de Bohême. Chevalier fantasque, devenu – paraît-il – aveugle, il laissera à l'histoire le souvenir de ses errances qui le mènent à mourir à Crécy.

La tradition selon laquelle il aurait volontiers séjourné à Durbuy, en compagnie de son secrétaire Guillaume de Machaux, n'est pas faite pour déplaire aux esprits ro-



Jean l'Aveugle, l'archétype du roi-chevalier.

mantiques et n'a, jusqu'ici semble-t-il, soulevé aucune objection de la part des historiens. C'est pourquoi, Jean de Bohême jouit à Durbuy d'une vénération dont témoignent d'une part le nom d'une rue de la Ville, d'autre part le programme d'une année de fête qui fait revivre les liens historiques qui, sous son règne, ont uni Durbuy au Luxembourg et à la lointaine Bohême.

Après Jean de Bohême, la Terre de Durbuy passe à son fils l'empereur Charles IV.

Par la suite, elle connaît le système de l'engagère et les familles de seigneurs se succéderont à sa tête pratiquement sans interruption jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle inclus. Beaucoup de ces seigneurs ne séjournent pratiquement pas à Durbuy, ce qui ne fut guère propice au mécénat.

Hormis quelques blocs de pierre du château, la Ville ne conserve pas de souvenir de l'époque médiévale. Le temps et les guerres ont beaucoup détruit, d'autant plus qu'à cette époque la plupart des bâtiments devaient être en colombages et en torchis.

*Bibl. : G. NINANE, op. cit., pp. 51 à 77 - F. PIROTTE et J. BERNARD, op. cit., pp. 127 à 134.*

Notons que F. PIROTTE propose (p. 134) une date différente de G. NINANE (p. 77) pour le début du système de l'engagère.

## LE CHÂTEAU DE DURBUY



Le château de Durbuy et le vieux pont vers 1900.

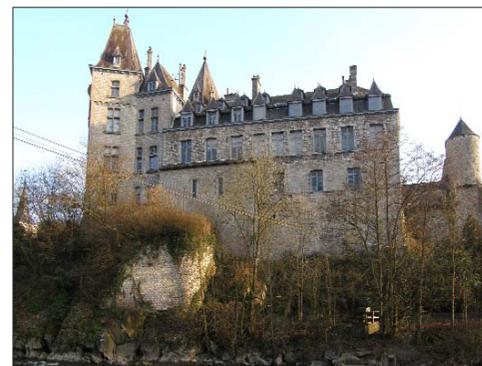
À tout seigneur tout honneur, Durbuy doit son existence à son château fort et c'est par l'évocation de celui-ci que commence l'histoire de la Ville et de son architecture. Chaque siècle a apporté son empreinte à la forme du bâtiment, lequel aurait donc pu faire l'objet d'une notice dans chaque chapitre du présent travail. Néanmoins, pour la commodité du lecteur, nous avons réuni ici une courte synthèse de l'évolution du bâtiment. L'étude attentive du monument, dans sa forme actuelle, donne peu de renseignements sur la

forteresse médiévale. Le donjon a été englobé dans des constructions ultérieures; il n'en reste qu'une saillie apparente du côté nord-ouest au bord de l'Ourthe.

À l'intérieur, seul subsiste le premier niveau du donjon; il s'agit d'une salle, aux murs d'une épaisseur d'environ deux mètres, couverte par deux voûtes en berceau. Les assises massives de la chapelle castrale datent également de l'époque médiévale ainsi que la tour nord, mais celle-ci fut englobée au XIX<sup>e</sup> siècle dans un châtelet d'entrée.



Le château de Durbuy et sa tourelle médiévale.



Le château de Durbuy tel qu'il nous apparaît : prestigieux !

Il faut avoir recours aux textes anciens pour imaginer la forteresse à l'époque médiévale. F. Pirotte a réuni, à ce sujet, un nombre important de documents dont il ressort quelques traits essentiels : le château

fort de Durbuy au moyen âge, était une plateforme sur laquelle s'élevaient quelques bâtiments et des tours appartenant à un ensemble de fortifications.

La partie destinée à l'habitation se limite au strict minimum. En fait, le seigneur n'y fait que de courtes et inconfortables visites pour les besoins de la guerre ou de la chasse.

À partir du XV<sup>e</sup> siècle, des constructions viendront s'appuyer au donjon côté ville, augmentant le confort des seigneurs et les possibilités de logement du château.

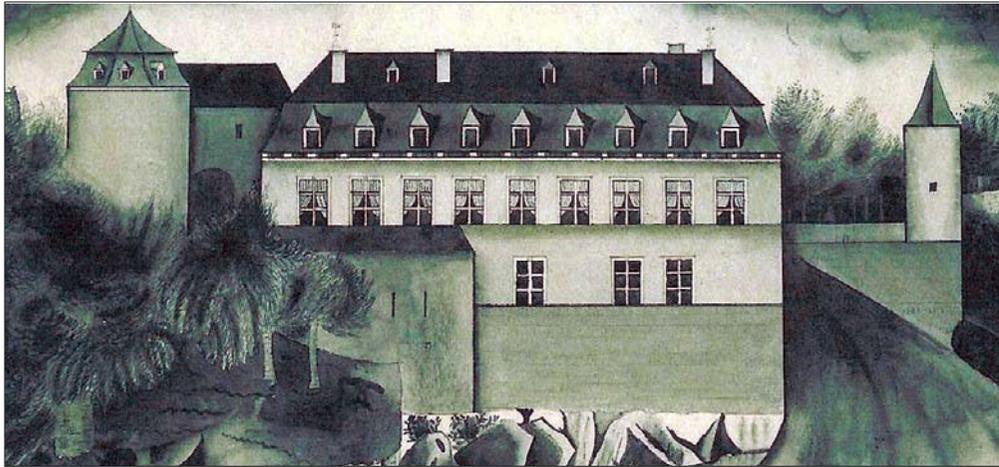
Au XVI<sup>e</sup> siècle, la forteresse de Durbuy n'a pratiquement plus de fonction militaire. Le seigneur Jean d'Oostfrize et sa femme Dorothee – fille naturelle de l'empereur Maximilien d'Autriche – y font exécuter de nombreuses transformations et y résident occasionnellement.

Après la période de désengagère (1609–1628), il semble que le bâtiment soit en état de délabrement. Les comtes de Schetz de Grobendoncq font quelques restaurations, mais en 1675 et en 1689, les Français rasant le château.

En 1726, le duc d'Ursel décide la reconstruction du château qui était devenu inhabitable depuis un demi-siècle. Ce n'est



Le château de Durbuy et l'ancienne église Saint-Nicolas vers 1730 selon M.-A. Xhrouet (détail).



Dessin du château de Durbuy représenté tel qu'il était avant les grandes transformations de 1880-1882.

plus une forteresse qu'il édifie mais une maison de plaisance au bord de l'Ourthe. Il agrandit le logis du côté sud-est et crée un «bel étage» de plein pied avec la terrasse, côté ville.

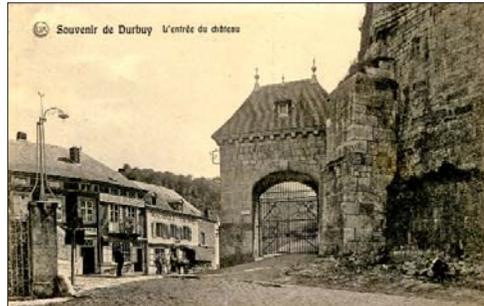
Après avoir traversé la Révolution sans subir, semble-t-il, de destructions notables, le château connaît, vers 1880-1882, des modifications radicales qui lui conféreront l'aspect qu'il conserve toujours aujourd'hui.

En effet, l'esthétique néo-gothique viendra, à Durbuy, unifier les éléments hétéroclites que le temps a installés sur la plateforme du château.

Dans un même esprit, adjonctions, transformations, habillages des façades, des tours et de l'intérieur des salles créent un nouveau bâtiment, cohérent au point de vue stylistique.

L'ancienne tour au bord de l'Ourthe est englobée dans un ensemble monumental qui encadre le perron.

D'anciennes dépendances délabrées sont détruites tandis que l'esprit du temps conserve les ruines de la chapelle.



Nouvelle entrée du château.

L'entrée qui, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle au moins, se trouvait face à la halle, est déplacée au nord, orientée vers la nouvelle église paroissiale.

Du point de vue archéologique, ces transformations ne contribuent en rien – ont le voit – ni à un retour au bâtiment médiéval, ni à la conservation des parties anciennes.

D'autre part, elles confèrent à l'édifice un aspect «conte de fée» qui unifie le bâtiment en lui donnant un charme nouveau.

L'actuel château de Durbuy est un bel exemple du style néo-gothique; à ce titre, il mériterait d'une part une étude scienti-

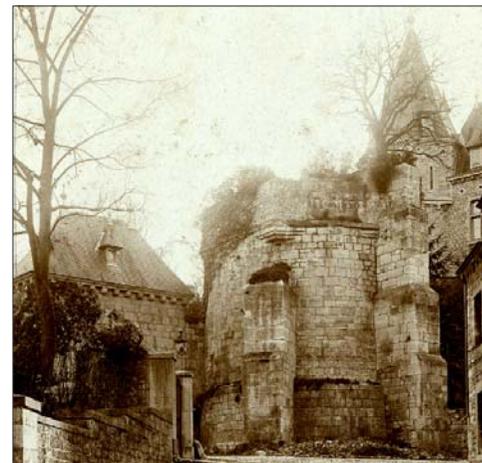
fique sur l'intervention architecturale du siècle dernier et, d'autre part, l'attention des pouvoirs publics concernant sa conservation car, à notre connaissance, il n'a fait actuellement l'objet d'aucune mesure de protection de la part des autorités compétentes.



Le château de Durbuy, côté Nord-Est.

Bibl. : L'ouvrage de F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, constitue actuellement la base des connaissances concernant le château. Les pages 142 à 158 lui sont spécialement consacrées, mais une lecture complète de l'ouvrage est indispensable pour comprendre le rôle du bâtiment dans la ville.

### RUINES DE LA CHAPELLE CASTRALE DE DURBUY XIV<sup>e</sup> siècle



Ruines de l'ancienne chapelle.

Surplombant la rue principale de la ville, les ruines de la chapelle reposent sur de solides assises.

La première mention de la chapelle castrale de Durbuy date de 1384. Elle était dédiée à sainte Catherine. Surmontée d'un grenier et d'une tour de guet, la chapelle appartenait au système de défense du château et a subi, à ce titre, les mêmes destructions que lui. Les Schetz de Grobendoncq la reconstruisent en 1689 et elle fut, semble-il, définitivement rasée 40 ans plus tard. Le sanctuaire était desservi par un chapelain et possédait un registre de baptêmes dressé à partir de 1591.

Godefroid Kurth signale l'avoir consulté à la cure de Durbuy, mais il semble aujourd'hui disparu.



Le château de Durbuy et l'ancienne chapelle castrale (en brun) au début du XVII<sup>e</sup> siècle (dessin Joseph Bernard).



Les ruines de la chapelle castrale vues de l'intérieur.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 142 et 143. – *Patrimoine monumental [...]*, vol. VII, p. 60.

**FONTS BAPTISMAUX  
DE L'ÉGLISE DE TOHOGNE**  
*XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles*



Les fonts baptismaux de Tohogne vers 1920 (photo Joseph Léonard).

Calcaire.

La cuve circulaire des fonts est ornée de motifs végétaux et de quatre têtes masculines en haut relief. Ces têtes se retrouvent fréquemment sur les fonts baptismaux des régions mosanes aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Il s'agit sans doute d'un des plus anciens témoins de la sculpture dans la région de Durbuy.

Ces vénérables fonts servirent au baptême de nombreuses générations de Durbuysiens. En effet, la cuve baptismale de l'église Saint-Nicolas à Durbuy ne date que de 1588 et, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la ville dépendait de l'église-mère de Tohogne pour l'organisation du culte.



Les fonts baptismaux de l'église de Tohogne (état actuel).

Bibl. : Patrimoine monumental [...], vol.VII, p. 120.

À propos de la structuration paroissiale de la Terre de Durbuy, voir : G.J. NINANE, *L'ancienne Terre de Durbuy et sa structuration paroissiale* dans *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, Arlon, t. XCIX, 1968, pp. 5 à 113.

**LES RESTES AUTHENTIFIÉS  
DE JEAN DE BOHÈME**



Jean de Bohême dit Jean l'Aveugle, par Jacques Le Boucq.

En 1980 et en février 1981, le musée national de Prague et le musée de l'État de

Luxembourg ont présenté le résultat des analyses médicales et anthropologiques effectuées en vue de lever les doutes qui auraient pu subsister sur l'authenticité des restes de Jean de Bohême qui se trouvent conservés sous un sarcophage de la cathédrale de Luxembourg.

Les documents analysés par Emmanuel VLCEK, M.D., D<sup>r</sup> Sc., exposent certaines caractéristiques du squelette du roi, comparées à celui de son fils Charles IV, dûment identifié.

Après sa mort sur le champ de bataille de Crécy, le 26 août 1346, son corps fut porté au cloître de Valloire où il fut embaumé. Son cœur fut extrait et envoyé au cloître de Montargis. Les restes furent déposés dans l'église de l'abbaye d'Altmünster. Celle-ci allait souffrir des sièges imposés à la ville.



Secau équestre de guerre de Jean l'Aveugle.

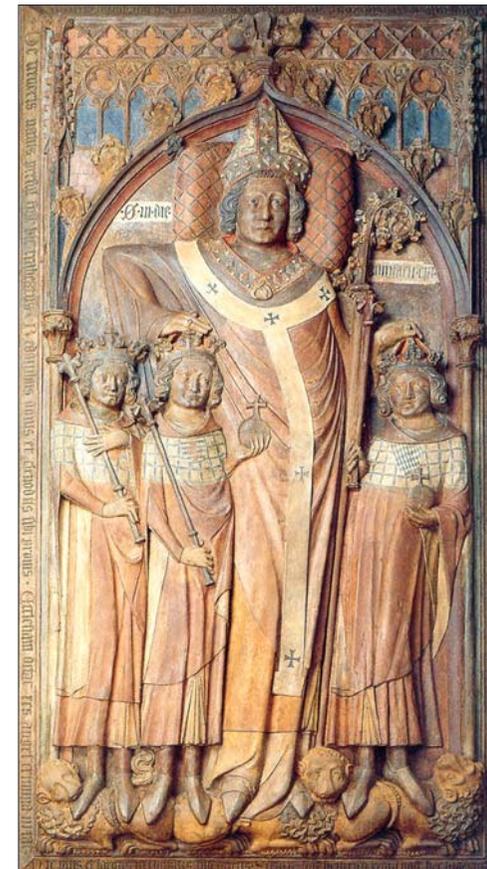
Quand l'influence française se fit sentir à Luxembourg en 1542, la tombe fut ouverte et les restes réinstallés à l'abbaye de Neumünster. Répit de courte durée, puisqu'en 1684,

l'abbaye était à nouveau incendiée par les Français.

Nouvelle reconstruction. Nouveau retour des Français en 1794-1795.

À ce moment, le squelette passe dans des mains privées, quittant Luxembourg vers Mettlach an der Saar. En 1833, Friedrich Wilhelm IV, roi de Prusse, fit déposer le corps dans un cadre plus solennel, mais qui blessa les Luxembourgeois.

Jean de Bohême avait quitté le sol de la patrie.



À la cathédrale de Mayence, le monument funéraire de Peter von Aspelt représente cet archevêque «faiseur de rois» et grand électeur, désignant à sa droite Henry de Luxembourg, Louis de Bavière, et à sa gauche Jean l'Aveugle, roi de Bohême.

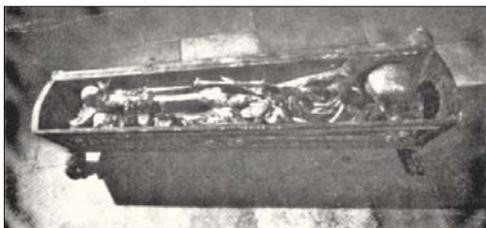
Aussi, en 1946, les restes réintégrèrent-ils Luxembourg, ne quittant plus la cathédrale que pour l'analyse de 1980.

Cet examen a permis d'identifier un homme d'une cinquantaine d'année, dont la caractéristique de l'os du bassin est de présenter l'ouverture gauche (Foramen transversarium) 70% plus petite que la droite, comme dans le squelette de son fils. D'autres analogies furent étudiées à la hauteur du nez (Sutura naso-frontalis) notamment.

Jean de Bohême devait mesurer 1m70 et posséder une véritable musculature de cavalier, ce qui confirme l'histoire lui attribuant une capacité quotidienne de 80 à 120 km à cheval. En 12 ou 14 jours, il reliait Prague à Paris.

Le squelette portait également deux traces de combat violent que l'on peut attribuer à sa mort sur le champ de Crécy: à hauteur de l'œil gauche et à l'épaule.

Pendant trois jours, des milliers de Luxembourgeois ont visité la courte exposition qui a marqué, en février 1981, le retour des restes de Jean de Bohême avant qu'il ne repose à nouveau dans la crypte de l'église principale de son pays.



Restes authentifiés de Jean de Bohême.

## GUILLAUME DE MACHAUT



Une bulle de 1335 authentifie que Guillaume de Machaut entra en 1323, à 23 ans, au service de Jean de Luxembourg.

Jusqu'en 1346, sa vie va se confondre avec celle de son duc et roi.

Déjà en possession du Luxembourg, Jean devient roi de Bohême en 1310 par

son mariage avec Élisabeth de Carinthie.

En 1320, il quitte Prague et réside un an dans le Luxembourg à Durbuy.

En 1322, il marie sa sœur Marie à Charles IV qui sera roi de France. Guillaume y assiste. La première œuvre musicale connue de Guillaume de Machaut date de ce moment.

Désormais, notre musicien vit aux côtés de Jean de Bohême: séjours à Toulouse, Prague, campagne de Silésie en 1327, campagne de Lithuanie; il verra le sacre du nouveau roi de France, Philippe de Valois, il guerroye en Italie, il faudra mater à la fois Polonais, Hongrois et Autrichiens en août 1331.

En 1332, par bulle, Guillaume est fait chanoine d'Arras et porte le titre de «domesticus, familiaris et notarius» de Jean de Bohême.

Le 4 janvier suivant, une bulle lui octroie le titre de «secretarius».

En 1334, Jean de Bohême se remarie avec Béatrix de Bourbon.

En 1335, Guillaume est fait chanoine de Reims, ce qui ne l'empêche pas de repartir en Lithuanie (1337) et dans le Midi où Jean est devenu lieutenant royal du Languedoc.

Aveugle depuis 1340, Jean retourne à Prague et subit ensuite en 1345 un échec en Lithuanie; il meurt à la bataille de Crécy en 1346.

Guillaume passe au service de Bonne, fille de Jean, épouse du Dauphin de France, puis à sa mort au service du Roi de Navarre et du roi Charles de France, et c'est à Reims qu'il meurt en 1377.

Ce sont les séjours de Guillaume de Machaut à Durbuy qui nous intéressent particulièrement car dans «le jugement du

Roi de Behaigne» (Bohême?), il nous fait la description du château de Durbuy: la vie agréable, les fêtes, les bals, les banquets... existence fastueuse qu'il retrouvera certainement une fois fixé à Reims, comme le font supposer ses poèmes.



Guillaume de Machaut montrant le château de Durbuy.

Durbuy était «la résidence favorite» du roi Jean, qui met à profit ces moments pour améliorer ses relations avec les princes, comtes, voisins et particulièrement avec le Prince de Liège qui était son évêque et archevêque de Reims.

Jean de Bohême donnera sa franchise urbaine à Durbuy en 1331. Guillaume, à partir de ce moment, cessera de parler des exploits de son maître car il connaît des échecs dans ses campagnes en Brabant et Flandre.

Guillaume se tournera peu à peu vers le chant, la poésie et la fiction amoureuse.

Premier compositeur au sens moderne du terme (Gilbert Reaney, Oxford Studies), chantre de l'amour courtois, de Péronne, Jehanne, Isabeau, Olivete, auteur d'un véritable «art poétique» (remède de Fortune), musicien élégant, Guillaume fut davantage qu'un servile courtisan. Reims l'orientera plus tard vers la sublime Messe,

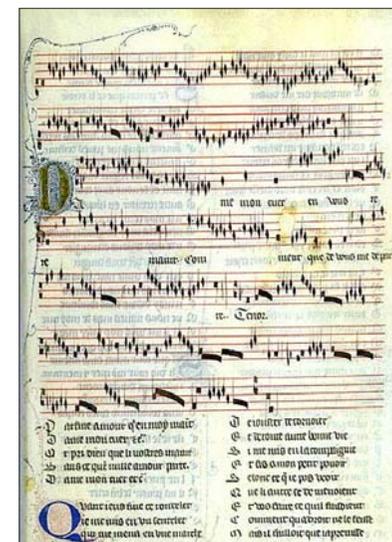


Guillaume de Machaut d'après un manuscrit de 1370.

les grands motets et la polyphonie savante, conservée et amplifiée par une évolution musicale qui aboutit à Dufay, Ockeghem, Josquin des Prés et Palestrina.

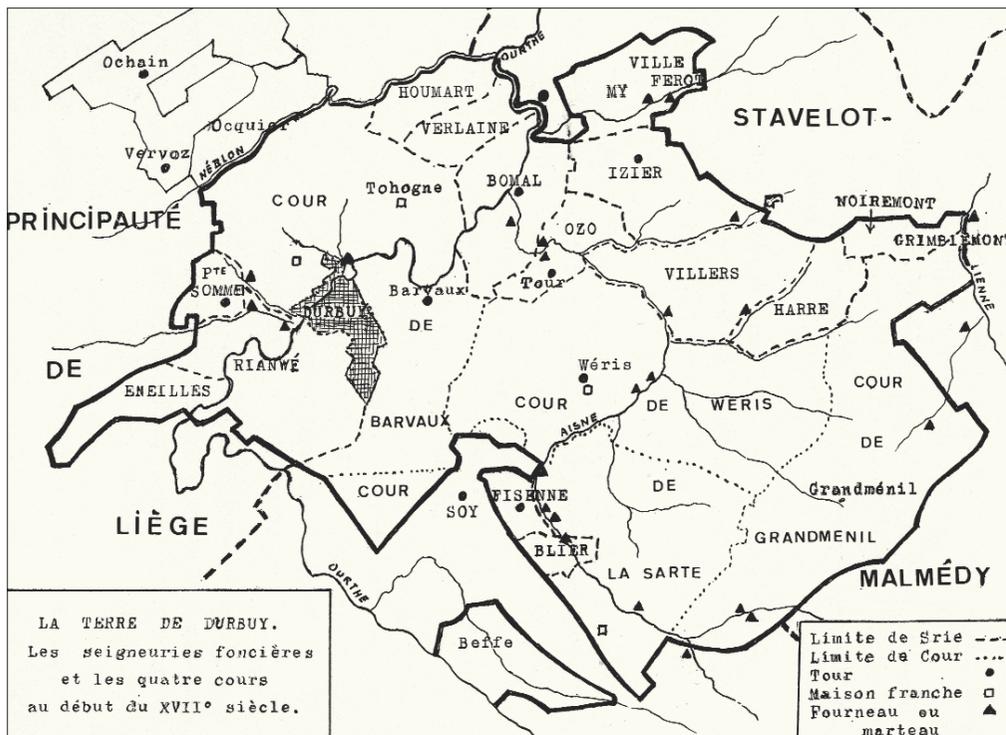
Nouvelle époque, vraiment.

Un an après sa mort, Duguesclin disparaît à son tour et naît le schisme d'Occident.



Page manuscrite d'une œuvre de Guillaume de Machaut.

Bibl.: J. DUCHESNE, *Guillaume de Machaut et son temps*, s.l., (s.d.), op. cit. - A. MACHABEY, *Guillaume de Machaut* (sous la direction de DUFOURCQ N.), dans *Larousse de la musique*, t. I, Paris, 1957, pp. 420-421.



## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fernand Pirotte a montré que le XVI<sup>e</sup> siècle à Durbuy est l'âge d'or de la métallurgie. D'après ses recherches, c'est l'époque la plus prospère de l'histoire de la Ville. Malheureusement, on conserve peu de témoins artistiques du XVI<sup>e</sup> siècle à Durbuy, exception faite de la halle, œuvre spectaculaire qui mérite une étude.

Quelques sculptures, d'un intérêt plus historique qu'esthétique, subsistent également pour cette époque à Durbuy.

Signalons pour l'histoire de la littérature latine à la Renaissance que le grammairien Antoine Denis (Antonius dyonysius), auteur d'une «Scolia in Universam Cornelii Syntaxis» en 1571, serait un Durbuysien.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 164 à 167 - G. GOFFINET, *Géographie littéraire du Luxembourg*, Liège, 1942, p. 35.



*Herri met de Bles (1510-après 1555), peinture originaire de Dinant, représente une forge ardennaise en activité au XVI<sup>e</sup> siècle.*

### MAISON DITE «AU CHESNE» Milieu du XVI<sup>e</sup> siècle

La halle et la maison dite «Au Chesne» sont les seuls édifices à Durbuy, antérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle, toujours debout aujourd'hui. Tous deux ont subi d'importantes transformations au cours du temps.

tantes transformations au cours du temps.

F. Pirotte a découvert de précieux renseignements concernant la maison et ses propriétaires en dépouillant des fonds d'archives. La bâtisse fut construite au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle par Philippe Marckloff. Celui-ci occupait de hautes fonctions dans l'administration de la Terre de Durbuy : d'abord maître d'hôtel du gouverneur Antoine de Metz, Marckloff tint ensuite une des deux «franches brassines» de la Ville et dispose ainsi de la moitié du monopole de vente de la bière.



*La Ferme au Chêne et la brasserie artisanale.*

Devenu receveur en 1545, il occupe cette fonction jusqu'à sa mort en 1581. En 1556, il possède avec un associé le seul établissement métallurgique de la Ville. L'année suivante, il est mayeur de la Cour des Terres et Minières dont la juridiction s'étend à tout ce qui concerne l'extraction et l'exploitation du minerai de fer.

Les deux fils de Ph. Marckloff seront également appelés à occuper des fonctions importantes à Durbuy.

On comprend aisément qu'un tel personnage ait décidé de se faire bâtir à Durbuy une maison de belle dimension. Une description de la demeure, en 1614, dénombre 14 pièces dans le bâtiment, et des étales à côté de celui-ci.



*Nicolas de Blier (voir en page 15).*

En 1630, une autre personnalité importante de l'histoire durbuysienne, Nicolas de Blier achète la propriété. Il était alors à la veille de quitter ses fonctions de prévôt, abandonnant le château pour faire place aux nouveaux seigneurs engagistes, les Schetz de Grobendoncq et à leur prévôt, François de Cassal.

L'ancienne maison «Au Chesne» est aujourd'hui divisée en trois habitations, mais elle conserve fièrement ses pierres qui furent intimement liées à l'histoire de la Ville.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 190, 270 et 273. - *Patrimoine monumental* [...], vol.VII, p. 62.



*Michel Trine dans sa microbrasserie.*

(Ndlr : En 1989, Jacques (†) et Michel Trine renouent avec la tradition et relancent cette microbrasserie. Ils créent la «Marckloff» dans leur établissement «La Ferme au Chêne». Cette délicieuse bière ambrée y est toujours produite.)

## LA HALLE AUX BLÉS DE DURBUY

XVI<sup>e</sup> siècle (principalement)

Avec le château et la chapelle Saint-Nicolas, la halle formait, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle au plus tard, le centre de la Ville. Son rôle essentiel était de servir de siège principal aux activités judiciaires et administratives de la Terre de Durbuy. Mais elle servit également – à différentes époques – d'entrepôt de blé, de salle d'enclère et de criée avec des dépendances telles une brasserie et une maison de concierge.

En 1780, les Récollets y installèrent même deux classes pour leurs élèves.

F. Pirotte, qui a réuni l'essentiel des documents constituant nos connaissances sur l'histoire du bâtiment, en découvre la première mention en 1380. Elle se trouvait déjà à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. Un écrit du XVII<sup>e</sup> siècle montre qu'à cette époque la halle formait un ensemble de bâtiments plus vaste que ce qui subsiste aujourd'hui.

L'essentiel du monument conservé date du XVI<sup>e</sup> siècle; mais il a subi de nombreuses restaurations. Une d'entre elles est signalée par une pierre d'angle du rez-de-chaussée qui porte le millésime de 1718.

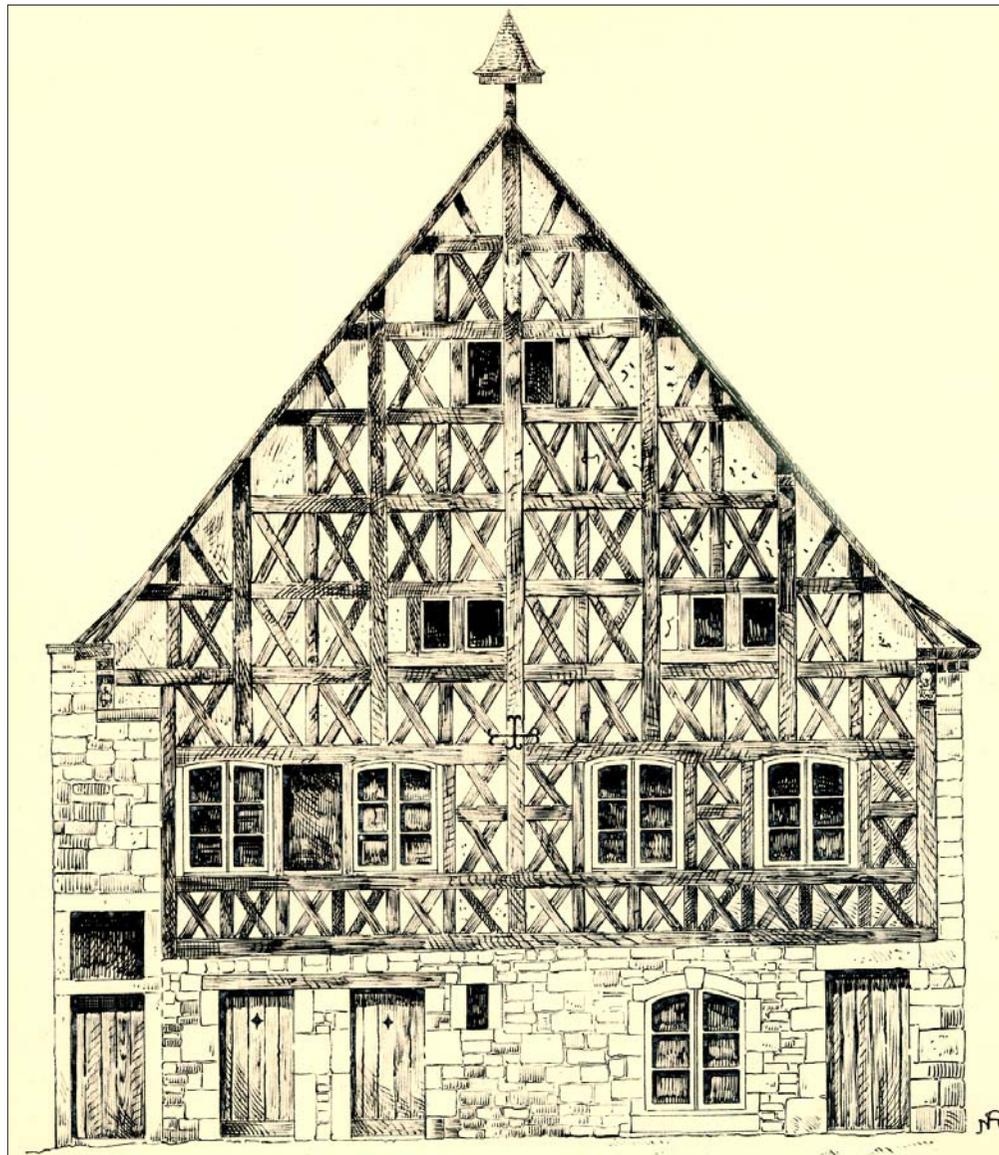
La façade à pignon en colombages est unique dans la région. Elle conserve plu-



La halle et sa façade ouest.



Poinçon du sommet de la façade.



La halle aux blés de Durbuy (La Province de Luxembourg, Architecture et Décoration, Éd. Nels, 1917).

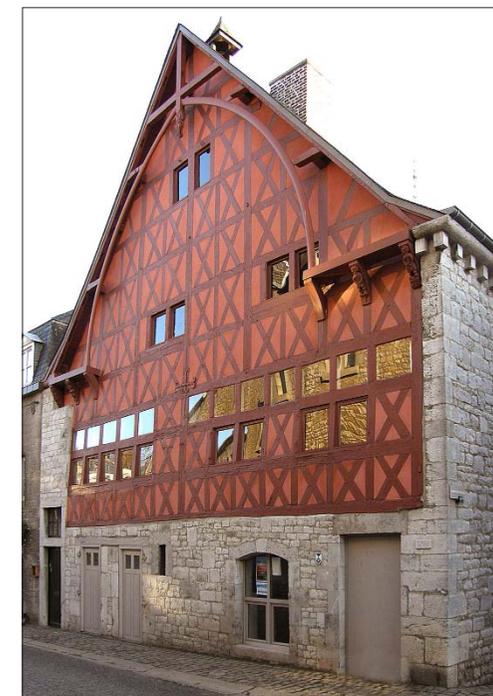
sieurs éléments de décoration en bois sculpté: le poinçon suspendu au sommet à la forme d'une tête d'animal (crocodile?) et les deux consoles qui supportent l'encorbellement de la toiture sont ornées de deux personnages en relief.

Il s'agit de l'allégorie de la Folie (à gauche) et de la Sagesse (à droite). Le Musée Curtius à Liège possède un fragment de décoration peint provenant de cette façade. Il est vraisemblable qu'à l'origine, elle ait été entièrement peinte

comme le sont aujourd'hui des édifices semblables en Allemagne, en Alsace et dans tout le centre de l'Europe.

La halle de Durbuy est sans conteste, un des anciens édifices civils les plus originaux que conserve la région. Déjà au siècle dernier, elle attira l'attention des curieux qui la nommèrent «halle aux blés» ou «maison espagnole». Classée par arrêté royal du 23 novembre 1976, elle mériterait une étude historique et stylistique détaillée.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 191 à 195. - *Patrimoine monumental* [...], vol. VII, pp. 60 à 62.



La halle aux blés restaurée.

(Ndlr: Une restauration achevée en 2006 a rendu à ce prestigieux bâtiment toutes ses lettres de noblesse. La halle aux blés accueille régulièrement diverses expositions dans ses trois niveaux. Le bâtiment est classé Patrimoine immobilier exceptionnel de Wallonie.)



Intérieur de la halle aux blés.



Façade arrière rénovée (escalier sous un ensemble vitré).

### LA FOLIE (console sculptée de la halle aux blés)

La présence des allégories de la Folie et de la Sagesse, au pignon d'un bâtiment où l'on rendait la justice, correspond vraisemblablement à une volonté moralisatrice et éducative.

La Folie est représentée dans un costume de fou avec un bonnet à grelots. L'objet qu'elle porte en main n'a pas été identifié ; il ne ressemble pas à la marotte ou sceptre des bouffons qui est leur attribut traditionnel.

La sculpture de style naïf ou populaire date vraisemblablement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Bibl. : E. DROULERS, *Dictionnaire des Attributs, Allégories, Emblèmes et Symboles*, Turnhout, s.d., p. 78.



La Folie (par temps neigeux).



La Sagesse.

### FONTS BAPTISMAUX DE L'ÉGLISE DE DURBUY, 1588



Les fonts baptismaux de l'église de Durbuy.

Pierre bleue.

Les fonts sont d'une grande simplicité et portent le millésime de 1588. Ils proviennent de l'ancienne église détruite au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils témoignent de l'époque où les Durbuysiens, lassés de devoir se rendre à Tohogne pour le culte, commençaient peu à peu à se détacher de l'église-mère et revendiquer le droit que leur chapelle devienne paroissiale. Ce sera chose faite en 1610.

Bibl. : J. BERNARD, *De la fontaine Saint-Martin à la paroisse de Durbuy*, dans *Ardenne et Famenne*, n° 4, 1961, pp. 148 et 149.

### SAINT MARTIN (?) Fin XVI<sup>e</sup> - début XVII<sup>e</sup> siècle



Statue du saint évêque (actuellement en dépôt en Piconrue).

Bois polychromé.

Si la statue peut représenter n'importe quel saint évêque, en l'absence d'attribut plus spécifique, il ne s'agit assurément pas d'un Saint-Lambert, contrairement à ce qu'affirme le *Patrimoine monumental*. En effet, le patron de la Ville de Liège porte toujours un superhuméral crénelé, absent sur cette sculpture. J. Bernard pense qu'il s'agit ici de saint Martin, évêque de Tours, patron de l'église de Tohogne.

Bibl. : J. BERNARD, *De la fontaine Saint-Martin à la paroisse de Durbuy*, dans *Ardenne et Famenne*, n° 4, 1961. - *Patrimoine monumental de la Belgique* [...], vol. VII, 1979, p. 51.

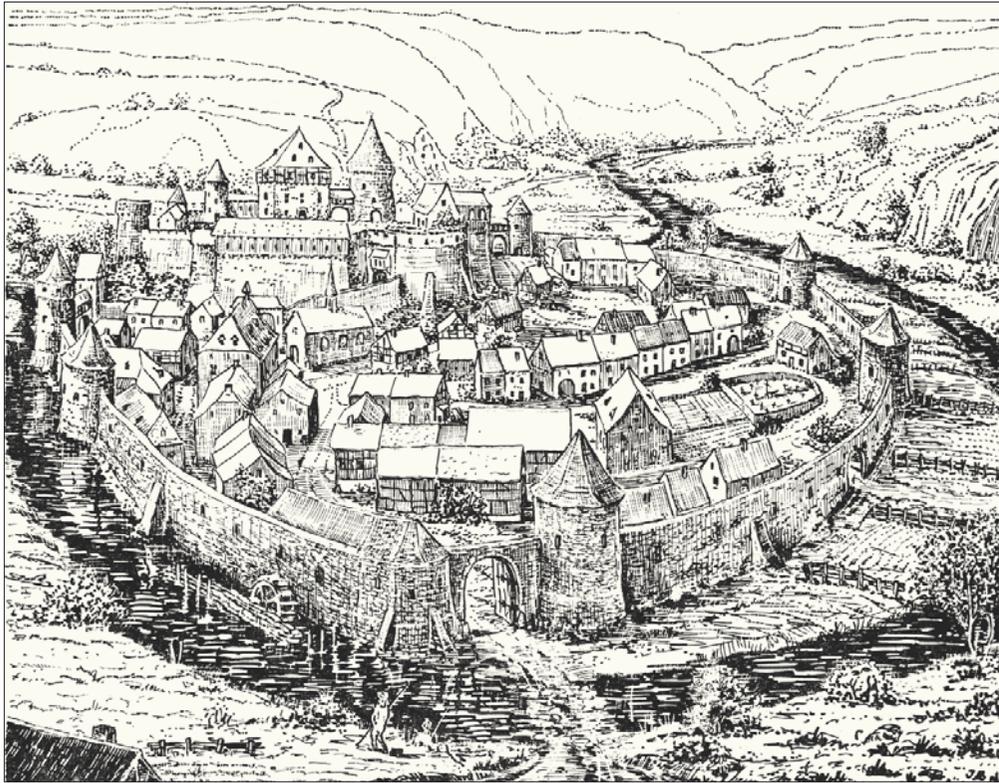
(Ndlr : Robert Didier, dans « Terre de Durbuy », catalogue d'exposition édité par le Ministère de la Communauté française en 1982, ne se prononce pas quant au saint évêque représenté.)

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Les guerres incessantes qui bouleversent la vie des Durbuysiens durant tout le siècle, n'empêchent pas la Ville de Durbuy de connaître une vie intellectuelle et artistique intense. Elle permet même à certains habitants une ascension sociale rapide.

Les principales transformations dans la Ville viennent du domaine religieux. Missionnaires de la Contre-Réforme, Récollets et Récollectines s'installent dans l'enceinte de Durbuy, transforment avec leurs bâtiments le visage de la Ville et font progresser avec leur enseignement le niveau intellectuel des enfants des familles aisées des lieux.

D'autre part, les édifices religieux, dont l'église récemment promue au rang de paroissiale, se parent de meubles, peintures, sculptures et autres objets de culte qui montrent l'aisance dans laquelle vivent certains paroissiens. Ce mobilier est difficile à



Le château et l'enceinte au début du XVI<sup>e</sup> siècle. (Extrait du livre « Durbuy - Le Château, la Ville et la Communauté des Bourgeois de 1500 à 1795 » par Fernand Pirotte et Joseph Bernard.)

dater vu l'absence de millésime ou de document d'archives.



Les trois églises de Durbuy (lavis de M.-A. Xhrouet, vers 1730).

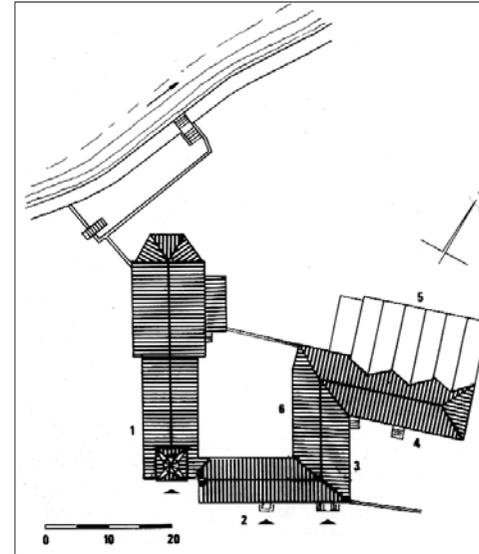
En effet, le critère stylistique est peu opératoire quand il s'agit d'objets créés loin des grands centres de production. Les

dates mentionnées dans cette étude sont donc sujettes à caution.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 167 à 176.

### LE COUVENT DES RÉCOLLETS (actuellement presbytère, appartements, commerces, parking et espace vert public) XVII<sup>e</sup> (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>) siècles

En 1626, Laurent le Jeune fait la promesse de céder sa maison de Durbuy aux pères récollets. En 1629, ces derniers commencent à construire le couvent et l'église qu'ils ne cesseront d'améliorer durant tout l'Ancien Régime, grâce aux libéralités de quelques riches personnages.



Plan de l'ancien couvent des Récollets et de l'église Saint-Nicolas (Le Patrimoine monumental de la Belgique, n° 7).



Le couvent des Récollets, sa chapelle et le château (lavis de M.-A. Xhrouet, vers 1730).

Ce qu'il reste de leur couvent est aujourd'hui divisé en trois parties : le presbytère, l'ancien Institut Clairval devenu privé et l'espace vert communal.

Le jardin du presbytère correspond à l'ancien cloître qui reliait le couvent à l'église.

Des pierres commémoratives de la générosité des frères Laurent et Jean le Jeune sont enchâssées dans les murs de l'édifice.



Etablissement des Filles de la Sagesse (orphelinat), vers 1900.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 244 à 250. - Patrimoine monumental [...], t.VII, pp. 56-57.

(Ndlr : Ces dernières années, des privés ont acquis l'ancien couvent et y ont créé des appartements dans les niveaux supérieurs, une fonction commerciale au rez-de-chaussée et une fonction HoReCa dans les sous-sols. La Commune, quant à elle, a acquis les abords du couvent et y a aménagé un espace scénique ; un nouveau mini-golf, un espace vert public et un parking couvert semi-enterré viennent d'être achevés. Fin 2012, lors des travaux d'aménagement, les vestiges d'anciens remparts, un puits et les fondations d'une tour datant du XIV<sup>e</sup> siècle ont été mis au jour.)



Vestiges de remparts mis au jour lors de travaux en 2012.



Ancien puits et fondations de l'ancienne tour Médart.



Les bâtiments du couvent des Récollets restaurés.



Plan de l'espace-vert.

### L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS (devenue église paroissiale de Durbuy) XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles



Intérieur de l'église Saint-Nicolas en 1944 (photo IRPA).

Les Récollets commencent à bâtir leur église à partir de 1630.

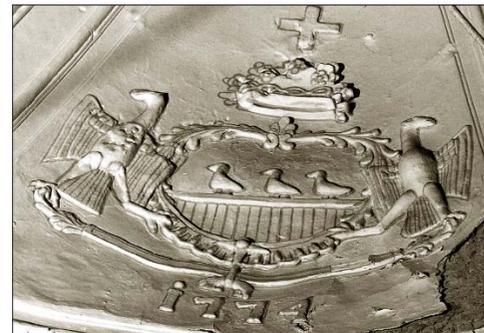
Elle fut consacrée le 3 septembre 1642 à la mémoire de la décollation de saint Jean-Baptiste. La partie antérieure de l'église actuelle correspond approximativement à l'édifice primitif. On peut toujours voir la trace d'une ancienne porte – aujourd'hui obturée – à l'extérieur du côté du pont.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église « menaçant ruine » fut restaurée et considérablement agrandie. Le chœur plus large et plus haut que l'ancienne nef témoigne de cette phase de construction. Plusieurs éléments architecturaux permettent de penser que les



Ancienne entrée obturée.

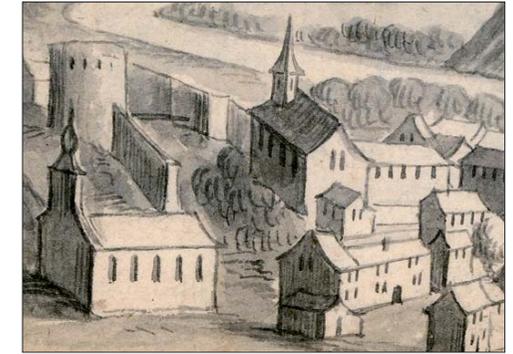
Récollets envisageaient une reconstruction totale, mais il semble que l'argent ait fait défaut pour réaliser un tel projet. Les ducs d'Ursel qui finançaient les travaux, firent placer leur blason sur la voûte du chœur ainsi que le millésime de 1774, date de la fin des travaux d'agrandissement.



Blason des ducs d'Ursel.

À la Révolution, les Récollets quittèrent leur couvent et leur église. Elle fut cédée à la Municipalité qui la restaura à l'aide de l'argent obtenu lors de la vente du terrain de l'ancienne église Saint-Nicolas.

En effet, bien que le conseil communal ait émis le souhait de voir restaurer l'ancien



L'ancienne église Saint-Nicolas et la future église paroissiale (lavis de M.-A. Xhrouet, vers 1730 - détail).

sanctuaire, le préfet confirma sa destruction qui avait été décidée par décret impérial. L'église des Récollets devint donc paroissiale au début du XIX<sup>e</sup> siècle. De cette époque datent le clocher et la façade.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 243 à 249. - *Patrimoine monumental* [...], t.VII, pp. 48 à 51.



L'église Saint-Nicolas (côté route et côté Récollets).



Le couvent des Récollectines (lavis de M.-A. Xhrouet, vers 1730 - détail).

## L'ANCIEN COUVENT DES RÉCOLLECTINES XVII<sup>e</sup> siècle

Pour s'installer à Durbuy, les Récollectines durent changer le tracé des fortifications. En effet, le peu d'espace non bâti dans l'enceinte n'étant pas suffisant pour leur établissement, les religieuses reçurent l'autorisation de le modifier. Le couvent fut terminé en 1664. La chapelle, bâtie quatre ans plus tard, fut consacrée à sainte Claire par Monseigneur de Grobendoncq, frère du seigneur du lieu et évêque de Gand.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Ville autorisa la communauté à agrandir son domaine à condition que les religieuses financent la



Le vieux petit pont de Durbuy (détruit en 1907).

reconstruction du pont qui enjambe l'Ourthe et qui conduit les Durbuysiens à la haie himbe ou au fond de Vedeur. La croix qui est toujours au centre du pont, est ornée d'un christ datant de cette époque.

Il subsiste un important morceau de murailles construites par les religieuses autour de leur couvent. Celui-ci, fortement transformé, se trouve toujours derrière ces murs au pied de l'anticlinal.



Mur d'enceinte de l'ancien Couvent des Récollectines.

Le major Auguste Daufresne de la Chevalerie nous a laissé une précieuse description de l'édifice sous l'Ancien Régime.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 251 à 260. - Patrimoine monumental [...], t.VII, p. 55. - J. PETERS, *Souvenir du Vieux Durbuy*, dans *Ardenne et Famenne* n° 2, 1965, pp. 76-77.



« Les Récollectines », début 1900.

(Ndlr: Dans *La revue trimestrielle « Ardenne-Famenne »* n° 2 de 1965, dans un article intitulé « Souvenirs du vieux Durbuy » par Jean PETERS, nous pouvons lire :

*Ce couvent était petit, mais un des plus beaux de Belgique, sa façade était élégante, une porte-grille bien ouvragée située au-dessus d'un large perron lui donnait un aspect original et distingué (cette grille existe encore, elle était la petite entrée). La grande entrée sous laquelle le chemin conduisant à l'église des Récollectines était une*

*sorte de porte à arcade avec toit d'ardoises (àrvô) ; elle était aussi l'entrée charretière de la cour du couvent. La porte vers les escaliers du*

*chemin de Barvaux a été construite en 1725, lors de l'agrandissement du jardin des religieuses ; sur la clef de voûte, elle porte les instruments de la passion et la date.*

*Le couvent fut érigé aux frais de Reine Angeline Le Jeune, première révérende mère du couvent. La première pierre avait été posée le 5 avril 1663 ; le 7 juin 1664, il était complètement terminé, sauf l'église. Celle-ci fut bâtie en 1667 et le 21 septembre 1671, elle était bénie et consacrée par Mgr de Grobendoncq, frère aîné du seigneur de Durbuy. À l'occasion de la bénédiction, Mgr de Grobendoncq, alors évêque de Gand (avant à Namur), avait fait don d'une cloche et d'un vitrail qui ornait la grande fenêtre près de l'autel. Cette chapelle, appelée Sainte-Claire, était contiguë au couvent et était d'un bon style ; elle avait un clocher à la flèche élancée.*

*Elle renfermait des objets d'art précieux, entre autres un tableau de Van Dyck, un maître-autel habilement sculpté en bois de chêne, et quelques tombes remarquables. À la Révolution française, on mit en vente tout ce qui était transportable et on détruisit le reste (1795).*

*Le tableau de Van Dyck fut acheté à vil prix par M. Truc et revendu par lui cent louis d'or ; il se trouve aujourd'hui dans une église de Liège, d'après d'autres dans l'église de Seraingchamps. Le maître autel fait l'ornement de l'église d'Amonines ; les connaisseurs admirent les deux anges de moyenne grandeur agenouillés de chaque côté de l'autel.*

*Dans les ruines du couvent, on releva une tombe d'un travail admirable, en marbre de diverses couleurs. Seize quartiers de noblesse l'entouraient. Elle était au milieu du chœur. C'était celle de la R.M. Angeline Lejeune, nièce du fondateur des deux couvents de Durbuy, et fille du seigneur de Bomal.*

*L'acquéreur de ce cloître, M. Philippin, qui avait sans doute hérité des principes révolutionnaires, brisa cette belle œuvre, après l'avoir mu-*

tilée. Cependant, un des quartiers fut épargné et se trouve aujourd'hui au-dessus de la porte du presbytère de Rendeux-Bas.

Les religieuses qui venaient à mourir étaient enterrées dans le cimetière commun situé en face du cloître et de l'autre côté de la rue. Après 1785, elles furent inhumées dans le nouveau cimetière de la Haie-Himpe. Seules les supérieures avaient leurs sépultures dans l'église.)



«Les Récollectines», propriété de M. et M<sup>me</sup> Lemaire.

### NICOLAS DE BLIER ET SAINT NICOLAS Début du XVII<sup>e</sup> siècle

Huile sur bois, 130x64, non signé (ndlr: en dépôt au musée «En Piconrue» à Bastogne, jadis ornant le chœur de l'église Saint-Nicolas).

Le revers du panneau est décoré d'une étoile à six branches.



Saint Nicolas et Nicolas de Blier.

Nicolas, seigneur de Blier et de Walhay, occupe une place de choix dans l'histoire de Durbuy. De 1609 à 1631, il exerce la fonction de prévôt de la Terre de Durbuy. À cette époque, c'est-à-dire sous le règne des Archiducs Albert et Isabelle, la seigneurie de Durbuy fut désengagée et gérée par le prévôt au profit des souverains.

Nicolas de Blier fut également receveur et gruyer de la Terre de Durbuy; il s'en-

toura de personnages dévoués pour étendre son pouvoir sur la seigneurie.

Le panneau présente saint Nicolas protégeant le prévôt. Celui-ci est en armure, le casque à ses pieds. Derrière lui figure une femme de petite taille identifiée par J. Bernard comme l'une de ses filles.

Le panneau provient certainement d'un ensemble plus important, très vraisemblablement un tryptique.

Nicolas de Blier fut un des grands bienfaiteurs de l'église Saint-Nicolas et c'est sans doute pour cet édifice que l'œuvre fut réalisée.

La présentation des donateurs à genoux, les mains jointes, est encore archaïque tandis que les visages du saint et du prévôt témoignent que l'anonyme qui a peint le panneau, connaissait le style des grands maîtres du moment et particulièrement celui des peintres anversois.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 167, 183, 242, 242bis et 295.

### ALLÉGORIE DE LA CONCEPTION VIRGINALE DE LA VIERGE EN L'ÉGLISE DE TOHOGNE XVII<sup>e</sup> siècle

Huile sur toile, 103,5x74,5 (ndlr: en dépôt au musée «En Piconrue» à Bastogne - restaurée).

La vierge et l'enfant entourés de six anges surplombent un paysage où l'on distingue dans le lointain deux villages.

À l'avant-plan, du côté gauche, un Franciscain avec une canne, montre à un Dominicain, qui se trouve à droite, une fleur de lys portant la mention «Virgo post partum». À côté d'elle se trouvent deux autres lys avec la mention «Virgo ante partum» et «Virgo in partu». Dans le bas du tableau,

deux donateurs, accompagnés de leurs armoiries, sont en prière à côté du texte: «Triumphus Virginitatis Sanct<sup>m</sup> Dei genitricis Virginis Mariæ». Traduction: «Le triomphe de la Virginité de la très sainte Mère de Dieu la Vierge Marie».

Les armoiries du donateur (vairées d'argent et d'azur au sautoir de gueule brochant sur le tout) sont celles de la famille de Briffoz, seigneurs de Tohogne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. L'écu féminin (d'azur au croissant accompagné en chef d'une étoile à six rais et en pointe de deux roses posées en fasce, le tout d'argent) n'a pas été identifié.

La tableau était anciennement encastré dans les boiseries du chœur de l'église de Tohogne (reconstruit en 1682).



Dispute théologique à propos de la triple virginité de Marie (œuvre en dépôt au musée «En Piconrue» à Bastogne).

Le sujet principal du tableau relève d'une iconographie savante. Il semble qu'il s'agisse d'une illustration de la dispute entre le Franciscain Dun Scot et saint Thomas d'Aquin, concernant la conception virginale de Marie.

Le style de la toile est très naïf; il contraste avec l'érudition du sujet. On peut en effet s'étonner que de petits seigneurs locaux se préoccupent de discussions théologiques qui, alors, restaient dans le cercle étroit de quelques savants théologiens. L'œuvre est vraisemblablement due au pinceau d'un artiste régional.

Bibl. : L. GOURDET, *Inventaire des blasons de la province de Luxembourg*, Gembloux, 1960, pp. 79 et 80, n° 133 et p. 371 n° 871.

(Ndlr: Dans la revue trimestrielle «Musée en Piconrue» n° 54, 2<sup>e</sup> trimestre 1999, dans un article intitulé «La dispute théologique. Un tableau du Musée en Piconrue. Essai d'interprétation» par Carlo Kockerols, nous pouvons lire :

Les deux figures de saint: (...) Nous nous rangeons à l'interprétation donnée qui les identifie comme étant d'une part saint Bonaventure, et d'autre part saint Thomas d'Aquin. (...)

Les donateurs: (...) Il s'agit de Jean du Chesne de Marteau († 1712) et de sa femme Marguerite Françoise Dauvenne. (...)

### SAINT JEAN-BAPTISTE XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle

Bois sculpté.

L'église des Récollets, aujourd'hui paroissiale, fut consacrée le 3 septembre 1642 à la mémoire de la décollation de saint Jean-Baptiste.

Il n'est pas toujours possible de déterminer ce qui, dans l'église actuelle, provient de l'ancienne église paroissiale ou de la chapelle des Récollets; néanmoins, il y a



Statue de saint Jean Baptiste (actuellement «En Piconrue»).

tout lieu de penser que la sculpture provient de cette dernière.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 248.

### SAINTE (HÉLÈNE)? XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècle

La très belle sculpture a subi de nombreux outrages du temps. Comme beaucoup d'œuvres en bois de la même époque, elle a malheureusement été dérobée; de plus, elle a perdu la couronne – peut-être rapportée – qui la coiffait. Enfin, elle a été mutilée de sa partie inférieure et d'une de ses mains. Ces destructions lui ont néanmoins laissé une grande beauté,

mais elles rendent impossible l'identification exacte de la sainte.

La trace de la couronne et la richesse du costume indiquent que la sainte est de famille royale. L'absence d'autres attributs ne permet pas une identification plus précise.

J. Bernard, qui a retrouvé la sculpture au presbytère de Durbuy, l'a d'abord rapprochée de sainte Catherine d'Alexandrie, patronne de la chapelle castrale.

Par la suite, la mise en relation de l'œuvre avec le lieu de la découverte lui a permis d'émettre l'hypothèse selon laquelle il s'agirait de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. En effet, l'ancien couvent des Récollets fut occupé à partir de 1861 par l'orphelinat Sainte-Hélène dirigé par les Sœurs de la Sagesse. Il n'est pas exclu que l'œuvre ait été amenée à Durbuy par les religieuses.

(Ndlr: Nous ignorons où cette statue est conservée et ne possédons pas de photo la représentant.)

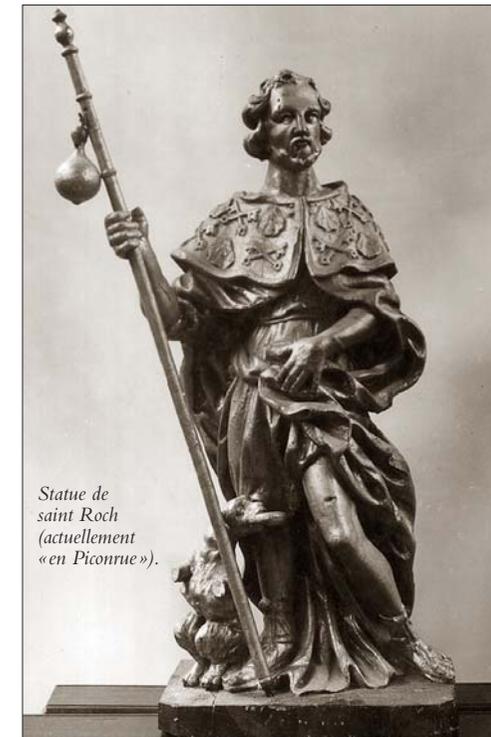
### SAINT ROCH XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle

Bois sculpté.

Saint Roch est un des saints le plus aisément reconnaissable grâce à son chien lui apportant le pain qu'il tient dans sa gueule.

Passant pour protéger de la peste les fidèles, saint Roch connut un culte florissant durant l'ancien régime.

Ce fléau qui, plus d'une fois dans l'histoire, décima villes et villages, n'épargna pas Durbuy. En 1636, alors que la Ville subissait déjà les malheurs des guerres connues dans les manuels sous le nom de « Trente Ans », la peste survint, augmentant la détresse d'une population à laquelle il ne restait sans doute que la prière pour espérer voir la fin

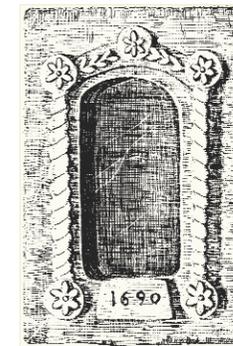


Statue de saint Roch (actuellement «en Piconrue»).

de ces désastres.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 168.

### NICHE DU MUR D'ENCEINTE DU JARDIN DES RÉCOLLECTINES 1690



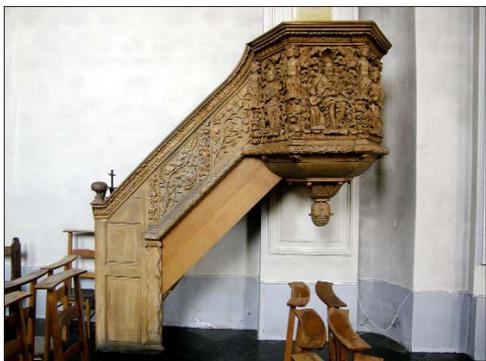
Cette niche n'est plus visible. Autre potale, rue Alph. Éloy.

La petite niche en calcaire est décorée de torsades et de fleurettes. Elle porte le

millésime de 1690. Provenant du mur d'enceinte de l'ancien couvent, elle fut placée au XIX<sup>e</sup> siècle dans le mur de l'ancien jardin des religieuses.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 258 bis.

### CHAIRE DE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE DE DURBUY Début du XVII<sup>e</sup> siècle



La chaire à prêcher de l'église de Durbuy.



Les quatre panneaux de la chaire à prêcher : successivement les saints évangélistes Jean, Matthieu, Marc et Luc.

La chaire provient de l'ancienne église de Durbuy détruite au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La cuve et la balustrade de l'escalier sont abondamment décorées de motifs sculptés.

L'abat-voix est chronologiquement postérieur à la chaire.

Les quatre panneaux de la cuve hexago-

nale sont ornés de la figure des évangélistes accompagnés de leurs attributs et de leur nom. Ce programme iconographique se retrouve sur beaucoup de chaires de la région.

La polychromie d'origine a malheureusement disparu ; il en subsiste néanmoins de nombreuses traces qui permettent de se faire une idée de son aspect premier. La sculpture se caractérise par le relief profond. Cet élément rattache stylistiquement l'œuvre plus au mobilier religieux namurois qu'à celui de la Principauté de Liège.

L'abondance du décor et la haute qualité de la sculpture témoignent du luxe dont les Durbuysiens désiraient parer leur église.

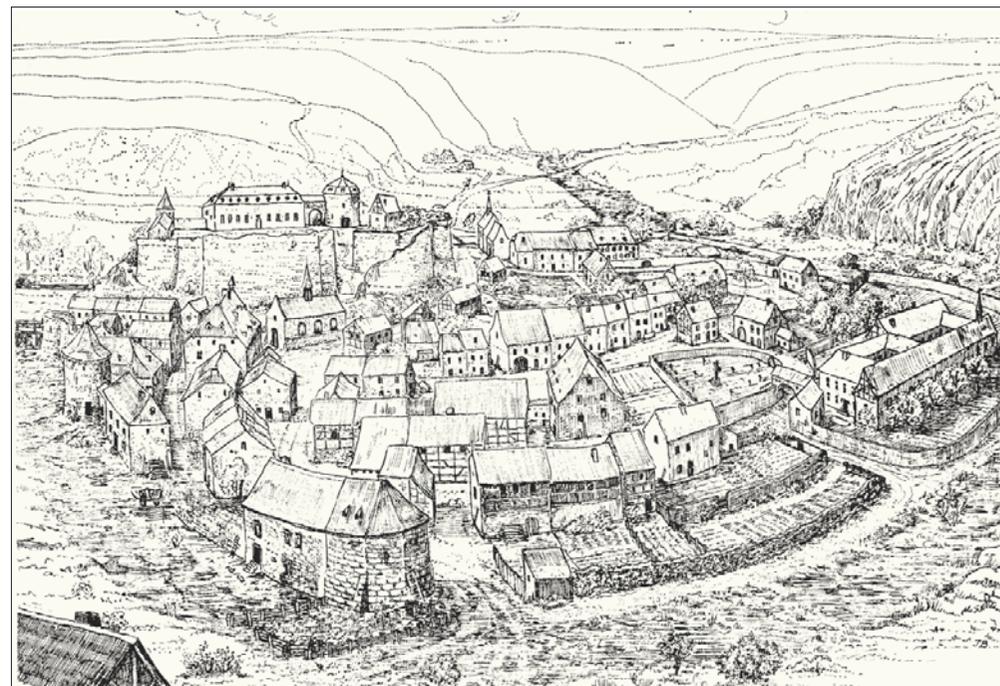
Une tradition d'origine indéterminée attribue le meuble à un artisan nommé Verdi. L'œuvre est sans conteste un des plus beaux monuments baroques de la région.

Bibl. : Patrimoine monumental [...], vol.VII, p. 51.

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Si la paix n'apparaît à Durbuy qu'au siècle des Lumières, il n'en va pas de même de la prospérité.

Les structures féodales freinent l'économie et l'éloignement des centres économiques se fait durement ressentir. La fin du siècle verra l'éclatement du cadre féodal.



La Ville et le château vers 1750. L'enceinte a disparu. À l'avant-plan, les vestiges du premier moulin. À gauche, avant le grand pont, la tour Collon. À droite, la chapelle Sainte-Claire et le couvent des Récollectines, entouré de murs, avec, au-dessus de la rue, son arcade qui s'appuie sur le mur du cimetière. En face du château, la chapelle Saint-Nicolas, la halle et l'ancienne entrée. À droite du château, l'église des Récollets. (Extrait du livre « Durbuy - Le Château, la Ville et la Communauté des Bourgeois de 1500 à 1795 » par Fernand Pirotte et Joseph Bernard.)

Dans le domaine des arts, Durbuy ne connaît pas au XVIII<sup>e</sup> siècle de réalisation d'envergure si ce n'est l'assèchement du bras de l'Ourthe et la destruction d'une partie des murs d'enceinte.

Les ducs d'Ursel, nouveaux seigneurs du lieu, semblent être les seuls à avoir eu les moyens de faire de grands frais. Ils reconstruisent le château et financent l'agrandissement de l'église des Récollets. À cette époque, la halle est restaurée.

Malgré son isolement, Durbuy connaît quelques exemples du style rococo qui fleurit dans l'Europe entière. La plus belle réalisation de ce style dans la région est sans conteste l'intérieur de l'église de Grandhan.

Le style néoclassique de la fin du siècle n'a pas laissé de trace dans la Ville elle-même ; il faut aller à Bomal admirer le château pour en avoir un exemple spectaculaire.

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 176 à 181.

### MAISON DURBUYSIENNE

(rue A. Eloy, n° 61)

du début du XVIII<sup>e</sup> siècle

Moins spectaculaire qu'une église ou un château, une simple petite maison peut montrer la qualité du travail des artisans locaux sous l'ancien régime et le souci esthétique des bâtisseurs.

La plus grande partie de la façade est en

calcaire appareillé avec soin. Le même souci se retrouve dans l'arrangement des moellons sous les fenêtres.

Remplaçant les colombages et les torchis, les pierres sont traitées avec une précision qui révèle l'expérience acquise par les Durbuysiens dans ce domaine. La façade est nette, sans ostentation; elle semble simplement témoigner d'un désir d'accéder à un certain confort.



Maison durbuysienne du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les nécessités du commerce ont transformé portes et fenêtres du rez-de-chaussée. Heureusement, la façade elle-même n'a pas souffert de ces transformations.

Bibl. : *Patrimoine monumental* [...], t.VII, p. 52.

## «POSTIS» DES RÉCOLLECTINES 1725



Postis photographié vers 1900.

Portail aujourd'hui muré, le postis donnait accès à l'ancienne boucle de l'Ourthe, à l'est du couvent. Il date de l'époque où les religieuses obtinrent l'autorisation d'agrandir l'enceinte du couvent en échange de la construction du petit pont.

La clé du cintre du portail est ornée d'une croix et du millésime 1725.



Clé du cintre du portail (dessin de Joseph Bernard).

Les deux niches cintrées, en pierre bleue, qui flanquaient le postis sont bien discernables sur la photo ci-dessus. Elles ont disparu.



Le postis (état actuel).

Bibl. : F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, pp. 242 et 258 bis. - *Patrimoine monumental* [...], vol. VII, p. 55.

## WOLFGANG GUILLAUME, DUC D'URSEL XVIII<sup>e</sup> siècle



Wolfgang Guillaume Joseph Léonard Vital, duc d'Ursel (1750-1804), général major, époux de la princesse Flore d'Arenberg, joua un rôle important mais éphémère dans les troubles de la fin du XVIII<sup>e</sup>

siècle, connus sous le nom de Révolution brabançonne. Lors de la Révolution française en 1792, beaucoup de seigneurs virent leur blason s'effacer devant ceux du nouveau régime.

La Révolution française et l'endettement continu de sa Maison au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle ébranlèrent sérieusement sa fortune et c'est une situation délicate qu'il

transmit à son fils Charles-Joseph duc d'Ursel (1777-1860).

Bibl. : <http://www.sars-la-bruyere-village.be>

## LA CHAPELLE NOTRE-DAME DEL CHERRA XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles



Chapelle Notre-Dame del Cherra (dessin de Daniel Seret).

Cette chapelle est située sur la route de Durbuy à Warre.

L'édifice fut érigé en 1790 par J.P. Dehé, curé de Tohogne, pour abriter une sculpture qui semble plus ancienne.

Chapelle et sculpture furent victimes d'un acte de vandalisme qui fit perdre à la Vierge et à l'Enfant leur couronne visible sur la photo, mais qui fit prendre à l'égard de la sculpture des mesures de conservation.

La chapelle, de son côté, a été laissée dans son état de délabrement qui témoigne de la négligence persistant à la fin du XX<sup>e</sup> siècle vis-à-vis des œuvres du passé.



La chapelle Notre-Dame del Cherra peinte par RONI.



M<sup>re</sup> Léonard au Cherra le 15 août 2008 lors d'une procession mémorable.

Bibl. : Patrimoine monumental [...], vol.VII, p. 64.



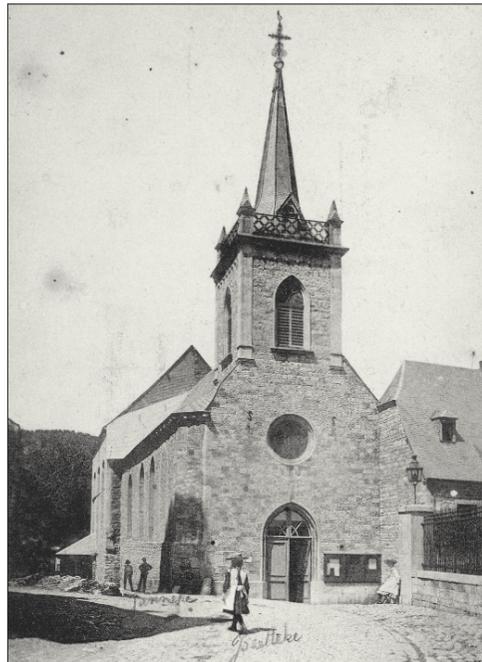
Copie de la statue ayant retrouvé sa place.  
(Ndlr: En 1970, ce bâtiment frisait la ruine; il a heureusement été restauré, ainsi que ses accès, par la Ville de Durbuy en 1986. Et en 2008, le curé de Durbuy H. de Lovinfosse et de nombreux Durbuysiens l'ont, à nouveau, complètement rénové.)

(Ndlr: En 1970, ce bâtiment frisait la ruine; il a heureusement été restauré, ainsi que ses accès, par la Ville de Durbuy en 1986. Et en 2008, le curé de Durbuy H. de Lovinfosse et de nombreux Durbuysiens l'ont, à nouveau, complètement rénové.)



Photographie de Durbuy prise vers 1875. À l'avant-plan, au centre, on y distingue la tour Collon.

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE



L'église paroissiale il y a plus de 100 ans.

Durbuy française, hollandaise, luxembourgeoise ou belge, la Révolution, l'Empire et ses guerres, les hésitations et les occupations qui préludent à l'État belge apportent à la Ville paisible des changements politiques qui trouvent un écho dans tous les domaines.

L'église est détruite tandis que celle des Récollets, devenue paroissiale, s'orne d'un clocher et d'un porche. Les deux couvents connaissent de nouvelles affectations qui, heureusement, leur évitent la destruction.

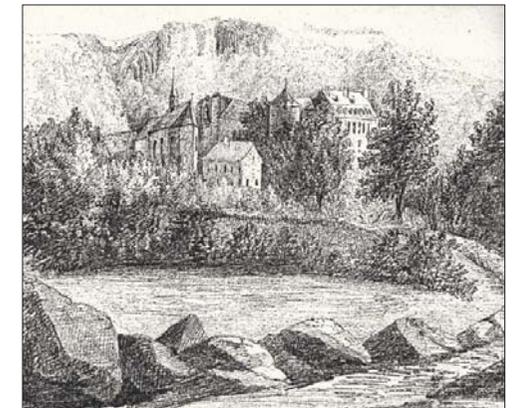
La première moitié du siècle voit la naissance d'Henri Simonin, les séjours de Daufresne de la Chevalerie et le passage d'Omalius d'Hallooy. La deuxième moitié contemple le château prenant des airs d'un conte de fée tandis que Tandel et de Leuze s'attachent à écrire le passé de la Ville.

Touristes et hôtels apparaissent, ignorant encore l'influence qu'ils auront sur l'avenir de Durbuy et la Ville se fait connaître par

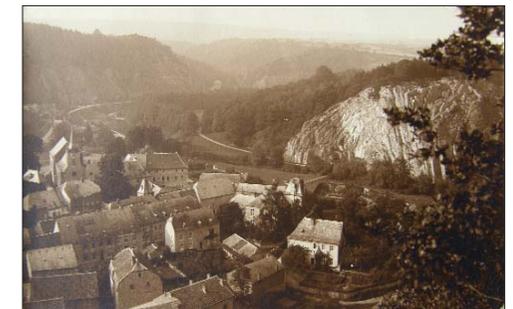
des lithographies romantiques qui illustrent des ouvrages sur les sites de la Belgique.



Peintures du château par A. Tasiaux (1957).

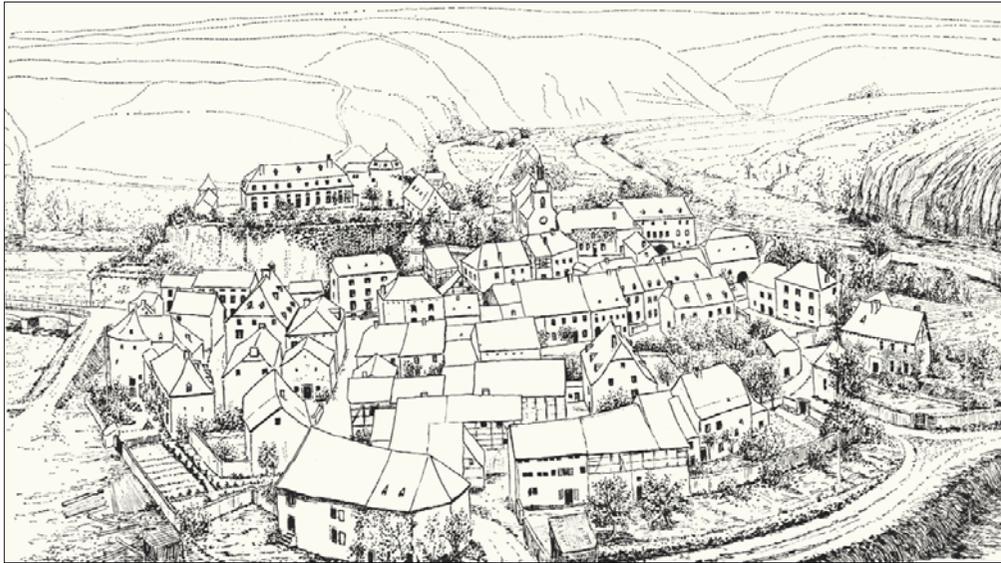


L'Ourthe, l'église et le château (gravure du XIX<sup>e</sup> siècle).



Ancienne photographie de Durbuy.

Bibl. : E.TANDEL, *Les communes luxembourgeoises*, t. V, Arlon, 1892. - DE LEUZE, *La Roche et Durbuy*, Arlon, 1883.



La Ville vue du lieu-dit «Forêt», vers 1870. A l'avant-plan, les restes du premier moulin. À droite, la maison des Récollectines, son parc et son mur d'enceinte. Il ne reste qu'une église: celle des Récollets. (Extrait du livre «Durbuy - Le Château, la Ville et la Communauté des Bourgeois de 1500 à 1795» par Fernand Pirotte et Joseph Bernard.)

### DURBUY, LE CHÂTEAU ET LE MOULIN - XIX<sup>e</sup> siècle



L'œuvre (gravure de d'E. Puttaert) est caractéristique du courant romantique qui inspire écrivains et artistes au XIX<sup>e</sup> siècle.



Le passage de l'Ourthe (h.s.t. de W.H. Wheelright faisant partie d'une galerie cynégétique de tableaux exposés au Château de Lavaux-Sainte-Anne). On y distingue le château, la «tour ronde», à gauche l'église Saint-Nicolas et à droite le second moulin de Durbuy.

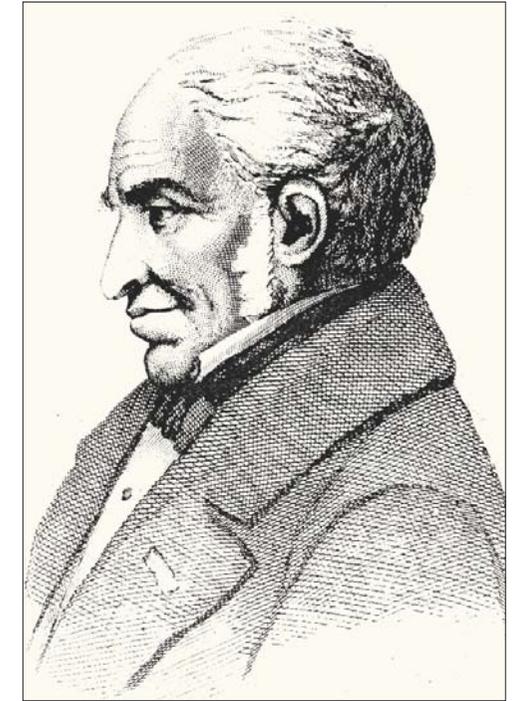


Lithographie de Durbuy extraite des «Délices de la Belgique».

### PROTRAIT D'OMALIUS D'HALLOY Fondateur de la science géologique en Belgique

J.-B.-J. d'Omalus d'Halloy (Liège, 1783-1875) appartient à une famille fortunée, d'ancienne noblesse.

Envoyé à Paris par ses parents pour y fréquenter le monde et apprendre les «manières» distinctives de sa classe, d'Omalus s'y voue exclusivement à l'étude des sciences naturelles. Dès 1804, il commence à parcourir l'Europe à pied en notant ses observations scientifiques et en dressant le relevé géologique des sites qu'il juge dignes d'intérêt. Grâce à ses notes, il fut le premier à définir la configuration des terrains primaires en Belgique.



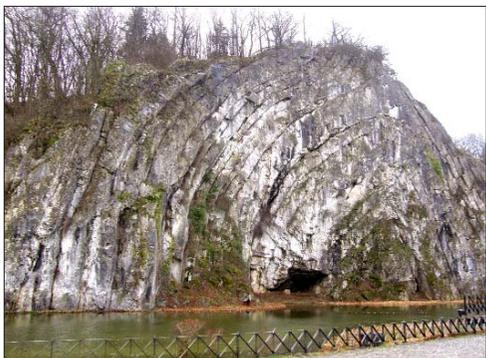
Portrait d'Omalus d'Halloy.

Par la suite, il fut chargé par Napoléon de dresser la carte géologique de tout l'empire français. Lorsque la Belgique passa sous la domination hollandaise, d'Omalus abandonna, pour un temps, ses travaux scientifiques pour une carrière dans l'administration. Il y occupa de hautes fonctions, entre autres celle de gouverneur de la province de Namur. Après la révolution de 1830, d'Omalus rentra dans la vie privée et reprit ses travaux scientifiques.

Membre de nombreuses sociétés savantes, il fut même président de la Société Géologique à Paris, honneur rarement confié à un étranger. De 1848 à sa mort, d'Omalus fut également sénateur de la Ville de Dinant.

Bibl. : J. GUEQUIER, J.-B.-J. d'Omalus d'Halloy, dans *Biographie Nationale*, t. XVI, Bruxelles, 1901, col. 157 à 166.

## LA «FALIZE» OU «ROCHER d'OMALIUS»

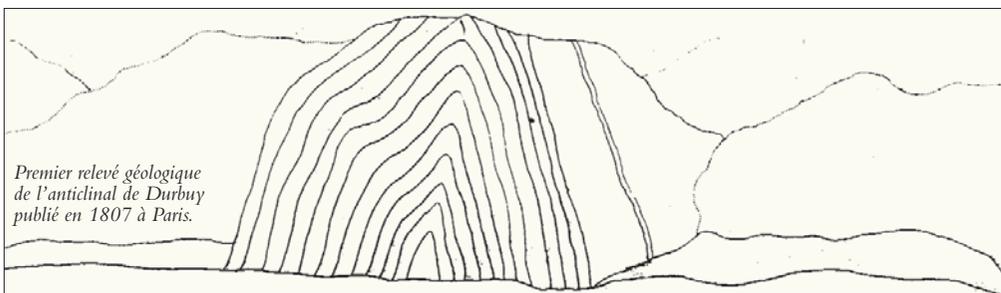


Rocher d'Omalius, actuellement appelé «anticlinal».

«Al Rotche al Falèye», appelé en français «roche d'Arfalize», «d'Arfalie», «falize» ou «falie», est connue dans les milieux scientifiques sous le nom de «rocher d'Omalius».

En effet, l'anticlinal de Durbuy, célèbre auprès des géologues du monde entier, éveilla l'intérêt en premier lieu de J.-B.-J. d'Omalius d'Halloy, père de la géologie belge.

Celui-ci n'était âgé que de 24 ans lorsqu'il publia le premier relevé géologique de l'anticlinal de Durbuy en 1807 à Paris.



Premier relevé géologique de l'anticlinal de Durbuy publié en 1807 à Paris.



L'anticlinal.

L'étude des différentes couches de la «falize» participa avec les nombreux relevés d'Omalius à poser les fondements de la géologie belge.

En souvenir de ce dessin et de la notice que le savant géologue leur a consacré, les spécialistes appelèrent d'abord oralement puis dans leurs écrits, le rocher de Durbuy: «rocher d'Omalius».

Bibl.: *Journal des Mines*, Paris, 1807, vol. 21, pl. IV. - F. PIROTTE et J. BERNARD, *op. cit.*, p. 317.

### Relevé géologique d'Ed. Dupont

Si d'Omalius est le père de la géologie belge, il fallut après lui des méthodes de relevé plus précises. C'est ainsi qu'Ed. Dupont fit un nouveau relevé de l'anticlinal de Durbuy. Ce dessin ne fut publié qu'en 1936.

Bibl.: F. KAISIN, *Le problème tectonique de l'Ardenne*, dans *Mémoires de l'Institut de Géologie de l'Université de Louvain*, t. XI, p. 326, 1936.

## LE MAJOR AUGUSTE DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE (1818-1881)

### Le soldat-poète

La famille Daufresne de la Chevalerie puise son origine en France à Saint-Pierre de Corneilles dans l'actuel département de l'Eure.

Son aïeul Jean-Louis Daufresne, seigneur de la Chevalerie, eut quatre enfants dont Jean-Charles Daufresne qui, alors que sa compagnie cantonnait dans notre pays, épousa en secondes noces Marie-Joseph Nivarlet de Durbuy. Ils eurent trois enfants: Mathieu-Joseph et deux filles.

Jean-Charles Daufresne mourut à Durbuy dans la maison Nivarlet le 8 mars 1793.

Mathieu-Joseph, né le 20 septembre 1795, épousa Marie-Jacobine de Pouhon, née à Verviers. Ils eurent onze enfants.

Enrôlé dans les armées françaises, Mathieu-Joseph participa aux campagnes d'Italie où il se couvrit de gloire. Après Waterloo, il s'engagea dans la maréchaussée où il fut nommé brigadier à Walcourt.

Lors des événements de 1830, Daufresne reprit les armes; il y fut gravement blessé. Remis sur pied, il s'engagea dans l'armée réorganisée et y obtint le grade de capitaine-commandant d'escadron.

Le 19 mars 1837, alors qu'il était en garnison à Ypres, il acquit de Guillaume-Ambroise Philippin de Durbuy, par devant le notaire Antoine-Charles-Auguste Dayeneux, une habitation avec jardin et dépendances à Durbuy, tenant à Gouverneur et aux chemins, un jardin avec broussailles en un ensemble situé en lieu-dit «Haie Himpe» tenant à M<sup>me</sup> Dayeneux, à Godet et à la route... moyennant le prix de 2.000 francs».

Il mourut à Durbuy le 2 janvier 1848 et fut inhumé dans le cimetière de la Ville où sa croix funéraire existe toujours.

Quant aux fils Daufresne: Jean, Charles, Mathieu, Auguste, Xavier et Emile, tout comme leurs ancêtres, ils pratiquèrent le métier des armes.

Auguste Daufresne est né le 4 février 1818 à Walcourt. Il connut une enfance calme et heureuse, malgré de nombreux déménagements dus aux fonctions de son père. Nous ne savons rien de ses études



Partie de la pierre tombale de Mathieu-Joseph Daufresne visible dans le vieux cimetière de Durbuy.



Auguste Daufresne de la Chevalerie.

mais très tôt, tel que son père, il entrera dans la carrière militaire. Il sera engagé en 1830 comme soldat au 1<sup>er</sup> régiment des chasseurs à cheval, ensuite comme sous-lieutenant du 2<sup>e</sup> régiment de la même unité.

Les années passent et les promotions se succèdent ; c'est ainsi qu'il rentre à Durbuy avec le titre d'officier.

Ses moments passés à Durbuy, il les consacre à ses amis, mais également à flâner, à rassembler ses souvenirs, à rédiger et composer des notes.

En 1855, encouragé et guidé par le poète montois Benoît Quinet, Auguste Daufresne sort son premier recueil de chansons consacré à sa patrie et sa famille, qui lui vaut un accueil favorable.

C'est à ce moment qu'il se marie avec M<sup>lle</sup> Adrienne-Isabelle-Joséphine Le Roy

de Bruxelles, le 23 juillet 1855.

Quelques mois plus tard, le général Vanden Linden, commandant des troupes à Beverloo, lui demande de composer une cantate militaire pour la cérémonie clôturant les manœuvres et à laquelle participera le roi, lequel le félicitera chaleureusement.

Mais tous les jours ne seront pas aussi beaux pour Auguste Daufresne.

En 1857, lors de la naissance de sa seconde fille, il perd sa femme ainsi que le bébé. Désespéré, le lieutenant rentre à la garnison.

En 1859, le 15 février, il épouse en secondes noces M<sup>lle</sup> Marie Bouchel d'Audenarde et s'installe à Bruges.

Il consacra 10 années de bonheur à ses poèmes et récits nouveaux.

L'année 1870 voit s'ouvrir les hostilités franco-allemandes. Auguste Daufresne, promu depuis deux ans au grade de major,



Devant la maison durbuyennaise où il aimait résider, on peut découvrir cet hommage (voir page suivante).

commandera un escadron du 2<sup>e</sup> régiment des lanciers. Le danger écarté, il rentre à Bruges.

En 1873, le major demande sa mise à la pension et l'obtient le 28 mars de la même année. Toutefois, il gardera les fonctions d'archiviste de la ville d'Audenarde, mais qu'il se verra contraint d'abandonner très rapidement car, atteint d'un cancer à la langue, il sera opéré à plusieurs reprises et viendra se reposer à Durbuy.

L'année 1881 viendra mettre fin à son martyre ; en remerciement des marques de sympathie qui lui ont été données par ses amis, le clergé et les communautés religieuses, le major Daufresne reprend une dernière fois la plume pour leur adresser « un hommage reconnaissant ». Ce sera sa dernière œuvre.

Un mois après, le 28 mars 1881, le major s'éteint, décoré de la croix commémorative et celle des combattants de 1830, major de cavalerie en retraite, archiviste de la ville d'Audenarde, chevalier des ordres de Léopold et de Saint-Grégoire le Grand, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

Ses œuvres relatives à Durbuy : *Récits de l'Ardenne : Aubinette ou l'orpheline de Durbuy* et *Les deux conscrits*.

Dans « Aubinette », l'auteur dédicace son ouvrage à la famille d'Ursel, dont l'aïeul descendant des comtes de Groobendoncq a été le dernier seigneur de Durbuy. Récit d'un amour de deux enfants du peuple.

Le major Daufresne publia ce roman, stimulé par les éloges que la presse lui accorda.

(Ndlr : Dans « Les deux conscrits », c'est de nouveau l'occasion d'une chronique sur Durbuy durant cette fois-ci les guerres napoléoniennes qui sont décrites d'abondance du point de vue de la dure vie du soldat.)

Voici une poésie de l'auteur extraite de son recueil intitulé « Chansons » publié à Tournai en 1855 :

### L'hiver à Durbuy

Ma fille, l'hiver nous assiège,  
Le vent du nord est accouru,  
Et du blanc manteau de la neige  
Chaque rocher est revêtu.  
Il est tard, l'étoile scintille,  
Du coin de l'âtre approchez-vous...  
Venez me dire encor, ma fille,  
Ces chants qu'Auguste a faits pour nous ;  
C'est au foyer de la famille  
Qu'ils ont leurs échos les plus doux.

Quand l'un de ces chants se marie  
Au bruit de votre gai rouet,  
Oui, je suis heureuse, attendrie,  
Car là mon cœur se reconnaît.  
Ce chansonnier qui déjà brille,  
Je l'ai bercé sur mes genoux...  
Venez me dire, etc.

L'oiseau se tait, et la ramée  
N'a plus ni verdure, ni chants ;  
Mais ce frère, ma bien-aimée,  
A pour nous des airs en tout temps,  
Soit que verdisse la charmille,  
Soit que gronde le vent jaloux.  
Venez me dire, etc.

Combien de fois mon cœur de mère  
Trouva du charme en ses accords !  
Humide encore est ma paupière,  
Et vous partagez mes transports.  
Auprès du foyer qui pétille,  
Donnons-lui souvent rendez-vous...  
Venez me dire, etc.

Comme sa muse harmonieuse  
Sait exhaler sur le tombeau  
Les regrets d'une âme pieuse  
Et l'espoir d'un destin plus beau !  
Que de fleurs sa main éparpille  
Sur tes mânes, mon pauvre époux !  
Venez me dire, etc.

Oh! oui, charmons notre veillée  
Avec des chants et des récits...  
Le bon ange de la vallée  
Visite les cœurs bien unis ;  
L'étoile du soir qui scintille  
De là-haut leur sourit à tous...  
Venez me dire encor, ma fille,  
Ces chants qu'Auguste a faits pour nous ;  
C'est au foyer de la famille  
Qu'ils ont leurs échos les plus doux.



Maison de la famille d'A. Daufresne de la Chevalerie à Durbuy.

### MAISON DE LA FAMILLE D'AUGUSTE DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE

L'édifice régional, en moellons calcaires, fut construit en plusieurs phases aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. C'est ici, au pied de l'église, que résida souvent le soldat-poète.

Les initiales de son nom de famille ornent toujours la porte du jardin. Pour rendre hommage à la mémoire de son fils adoptif, Durbuy a donné son nom à la petite rue où se situe sa demeure.

Bibl. : J. BERNARD, *Le Major Auguste Daufresne de la Chevalerie* [...], dans *Ardenne et Famenne*, 1964, pp. 10 à 31. - *Patrimoine monumental* [...], vol. VII, pp. 51-52.

### COMPTES DU MOULIN DE DURBUY de 1880 à 1891

Le manuscrit s'intitule sur la page de garde: «Livre des comptes ou Mémorial des farines livrées pendant l'année 1880 de Antoine Trine, meunier à Durbuy 1881-1882».

En fait, l'ouvrage contient les comptes du moulin de janvier 1880 à janvier 1891, soit un peu plus de onze années de son activité. De sa très belle écriture, le meunier a noté le nom de ses clients, généralement leur métier ou leur état, ainsi que le lieu où ils résident. Pour chaque acheteur, il mentionne la date de livraison, la nature des fournitures ou des services, leur quan-

Une page du «livre des comptes».

tité et enfin les sommes dues. De telles précisions permettent d'étudier le manuscrit sous de multiples aspects. L'aire géographique du rayonnement du moulin ne dépasse pas la Ville et les villages qui l'entourent. Des 128 clients mentionnés, 56 habitent Durbuy, 33 Warre, 15 Palenge, 15 Petit-Han, 3 Septon, 1 Rome, 1 au «Grand Vivier» près de Petit-Han, 1 au lieu-dit «Famenne» et 1 au lieu-dit «le Marteau». Seuls deux clients ne portent pas la mention de leur localité à côté de leur nom; il s'agit d'une veuve et d'un percepteur des postes.

Les clients durbuysiens sont (dans l'ordre alphabétique des professions): 2 ardoisiers, 2 aubergistes, 1 boucher, 1 boulanger, 1 cultivateur, 3 employés des télégraphes, 1

farinier, 1 fermier, 1 garde particulier, 1 instituteur, 1 jardinier, 4 journaliers, 3 maçons, 1 menuisier, 1 messenger, 1 négociant, 1 notaire, 1 candidat notaire, 1 peintre, 1 régisseur, 2 rentiers, 1 tanneur, 2 tailleurs d'habits et 1 tailleur de pierre.

Le meunier fournit également dans la ville: la comtesse, le doyen, l'orphelinat et un client mentionné comme propriétaire. Ceci nous donne la liste presque complète des chefs de ménage de Durbuy.

Pour le village de Warre, la profession de 14 des 33 clients est signalée: 1 cantonnier, 1 cordonnier, 1 couturière, 2 employés des télégraphes, 1 fermier, 5 journaliers, 1 maréchal-ferrant, 1 mécanicien et 1 menuisier.

À Palenge, le meunier approvisionne entre autres: 1 chaudronnier, 1 cordonnier, 2 fermiers, 4 journaliers et 1 scieur de long.

À Petit-Han, on trouve parmi les 15 clients signalés: 1 aubergiste, 1 charron, 1 journalier, 1 gendarme pensionné et 1 tailleur de pierre.

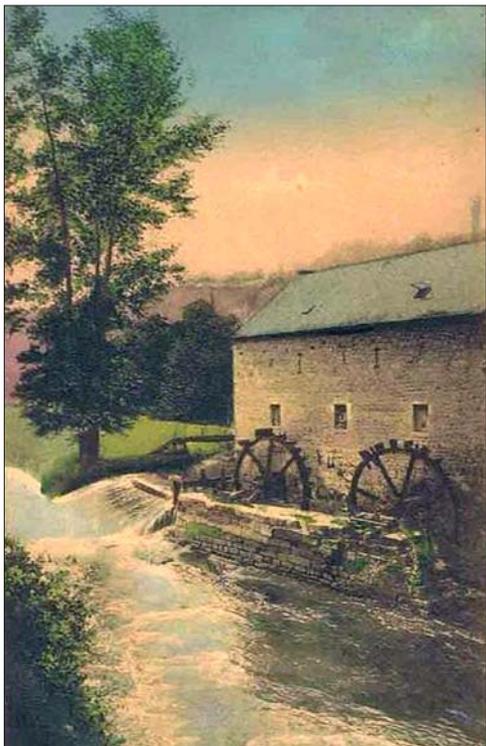


Vers 1900, quatre joyeux drilles folâtraient au pied du bief.

Au point de vue de la diversité des activités du meunier, les comptes révèlent que celui-ci vend: d'une part de la marchandise brute ou travaillée, d'autre part des services, principalement la transformation de matières premières de ses clients.

Antoine Trine livre des farines d'avoine, de seigle et de blé. Ces dernières se divisent en farine n° 0, n° 1, n° 2, fleur, moitié fleur, ordinaire, superfine et mixte (le meunier écrit souvent mixe).

Comme matière première non travaillée, il vend en sac ou au kilo : de l'avoine, des épis de blé, du froment, de la paille, du seigle et du son (gros ou fin). L'épeautre est vendue selon les anciennes mesures: le muid et le setier.



À ces produits, qui constituent l'essentiel de son commerce, il convient d'ajouter la pomme de terre (à 10 centimes le kilo) et les graines pour pigeons. Ces dernières ont comme seul acquéreur le notaire de Durbuy.

Le livre de comptes mentionne occasionnellement des activités étrangères à la profession de meunier. Antoine Trine char-

rie des tombereaux de bois, de fumier et de houille. En juin et juillet 1880, il conduit à Barvaux pour le tailleur d'habit de Durbuy: 1 tombereau de sable, 1 de chaux, 1 de bois, 1 de pierre et 1 de brique. Chaque transport est facturé 1,50 F sauf celui de brique qui a coûté 5 F.

Deux mentions pittoresques rendent vraisemblablement compte des services rendus par le meunier: «une paire de bottines pour Victorine 12 F» et le 20 décembre 1885 «6 F pour chemises achetées à Marche».

L'analyse des prix pratiqués pour chaque fourniture serait d'un réel intérêt pour l'histoire économique de la région. Mais ces prix changent en fonction des saisons et des quantités fournies; seule, une étude par ordinateur permettrait d'établir les courbes de ces variations.

Le document offre de précieux renseignements sur l'activité du moulin de Durbuy une vingtaine d'années avant sa destruction. Il ne faut pas considérer ces données comme nécessairement complètes. En effet, il est vraisemblable que le meunier ne notait dans son livre que ce qui ne lui était pas immédiatement payé.

Outre son intérêt pour l'histoire économique, le manuscrit renferme également une note précieuse pour l'histoire de la médecine vétérinaire. Voici, sans commentaire, ce que le meunier a écrit sur une page de garde de son livre de compte: «Remède pour le pissement de sang des bestiaux - Prenez 1/2 litre de vinaigre de pomme; faite (sic) le chauffer et ajoutez-y 1/4 de miel puis 1/4 de genièvre. Quand il seras (sic) refroidi, versez-y 12 à 15 gouttes d'essence de térébenthine. Mettez-le 24 heures dans la terre. La portion est d'un grand verre à goutte dans un petit breuvage (?) avec du son le matin».

Coll. Trine, Durbuy



Le moulin du pont vers 1900 (carte postale colorisée).



Durbuy au printemps 2012.

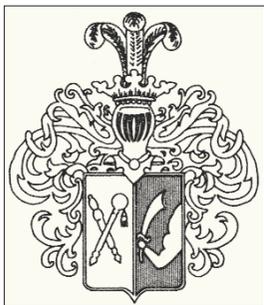
## XX<sup>e</sup> ET XXI<sup>e</sup> SIÈCLES

Durbuy s'est aperçue qu'elle était belle. Après avoir été fille de soldat depuis le moyen âge, elle a sombré dans le marasme, puis s'est lancée sans retenue dans une carrière de «star» du tourisme. Pour ce faire, elle s'est parée de nouveaux atours, détrui-

sant parfois ce qui faisait son charme.

L'essentiel est sauf; elle est toujours vivante et semble être éternelle. Espérons qu'elle respectera les traces de son passé, comme le font les historiens qui se sont attachés à elle et qui, pour nous, éclairent chaque fois d'un jour nouveau les épisodes qui constituent son histoire.

## MONSEIGNEUR ELIE DENISSOFF



Blason de la famille Denissoff.

au service de la cour impériale.

Il entreprend ses humanités, ensuite des études de droit en Sorbonne à Paris.

Mobilisé en 1914, puis réformé, il devient en 1917 secrétaire du premier ministre du dernier gouvernement tsariste. Surpris par la révolution et suite au massacre des siens, il rejoint la région de Rostov, région natale de sa famille.

Il émigre ensuite en Iran et s'engage dans l'armée britannique d'Orient avec laquelle il occupera Constantinople.

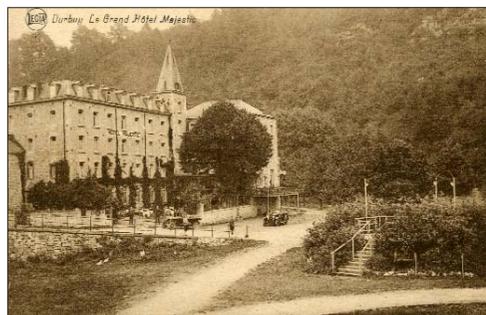
Démobilisé en 1920, il rejoint Paris où il commence des études de philosophie à l'Institut Catholique de Paris.

Au cours de ses études, il fait la connaissance d'une jeune fille belge, originaire de Mormont. Ayant obtenu le diplôme de licencié en philosophie, il vient s'installer dans le village de sa femme et opte pour la profession d'hôtelier durant les mois d'été.

En 1926, les époux s'installent à Hottot-sur-Ourthe et y ouvrent un hôtel qui connaîtra une clientèle internationale. Outre ses fonctions d'hôtelier, Elie Denissoff organise des causeries intellectuelles et même scientifiques.

En 1929, il acquiert l'hôtel Majestic à Durbuy. Il dirige chaque été cet hôtel

d'environ cent chambres jusqu'au début de la guerre 40-45.



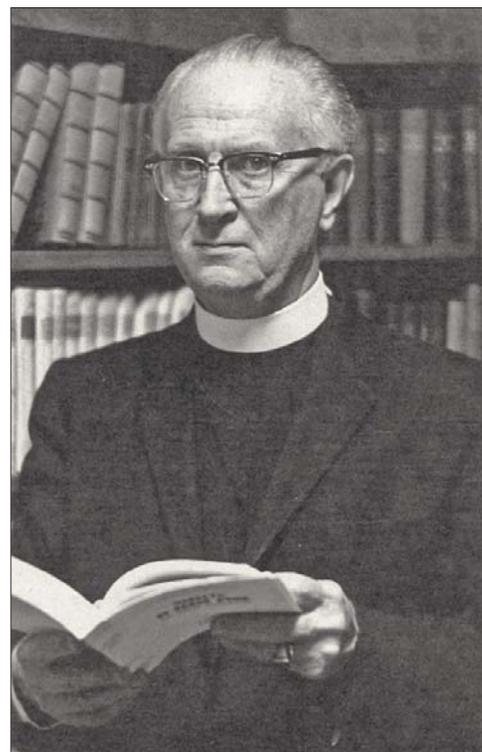
L'hôtel Majestic à Durbuy dans les années '30.

Cependant, n'ayant pas renoncé à la philosophie, en 1934, la saison finie, il s'installe à Louvain et suit les cours du doctorat en philosophie. Il obtient le titre de docteur, mais cela ne lui suffit pas : il demande l'autorisation de préparer la maîtrise ; il songeait depuis longtemps à entreprendre des recherches sur les rapports entre la pensée orientale et celle de l'Occident. L'auteur suggère un rapprochement entre les églises orthodoxe et catholique, par un retour aux sources philosophiques communes.

Pour réaliser cette maîtrise, Elie Denissoff ne ménage pas ses efforts : on le retrouve dans les bibliothèques de Paris, au British Museum, dans les bibliothèques italiennes et jusqu'à Corfou ; et c'est ainsi que le 16 mars 1943, à l'âge de 50 ans, il est proclamé Maître-Agrégé de l'École Saint-Thomas d'Aquin. Son imposante dissertation «Maxime le Grec et l'Occident. Contribution à l'histoire de la pensée religieuse et philosophique de Michel Trivolis» sera couronnée par l'Académie française, par la Sorbonne et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

En 1948, il peut enfin réaliser son rêve et se consacrer entièrement à la philosophie : il est engagé comme professeur au

département de Philosophie de Notre-Dame University (Indiana) et s'installe à South Bend. Il y enseigne pendant neuf ans et est admis à l'éméritat en 1957.



Elie Denissoff, professeur de philosophie.

À cette époque, il s'établit à Downers Grove dans la banlieue de Chicago et, tout en se préparant à sa mission pastorale, il prend la direction du département de philosophie à Saint-Procopius College. Cinq ans plus tard, en 1962, il renonce à tout enseignement et est nommé curé de Saint John the Baptist Melkite Catholic Church à Chicago.

En 1965, il prend sa retraite et son évêque l'honore du titre de Grand Archimandrite de Jérusalem (la dignité d'Archimandrite est l'équivalent de la prélature dans l'église latine).



Elie Denissoff, Grand Archimandrite de Jérusalem.

Septuagénaire, Mgr Denissoff caresse encore de grands projets qu'il réalisera en partie :

– plusieurs articles réunis en volume en 1970 sur «Descartes, premier théoricien de la

physique mathématique» ;

– «Maxime le grec et la Moscovie» qui serait le second panneau de «Maxime le grec et l'Occident».

Installé en Floride où, depuis quelques années, Mgr Denissoff passait les mois d'hiver, il travaillait à la rédaction de ses mémoires et comptait y exposer aussi ce qu'il appelait sa «Weltanschauung».

Rentré à Downers Grove pour les fêtes de Pâques, Mgr Denissoff meurt d'une crise cardiaque le 7 septembre 1971 à l'âge de 78 ans.



Elie Denissoff et son épouse d'origine mormontaise Maria Haot.

## ÉDOUARD SERET († 1982)

Né à Septon en 1913, ancien échevin de Durbuy et président d'honneur du Syndicat d'Initiative de Durbuy où il était domicilié. Études techniques à l'Institut des Frères Maristes, à Saint-Hubert. Prisonnier de guerre de 1940 à 1945. Fonctionnaire à l'administration des Ponts et Chaussées. Président de la Fédération wallonne littéraire et dramatique du Luxembourg belge de 1959 à 1974 et, depuis lors, Président d'honneur de celle-ci.



Œuvres: 1) *On côûr broyî*, pièce de théâtre en un acte créée en 1965 par le Cercle «La Gatine» de Palenge; 2) *Orèdje so l'cinse*, pièce en trois actes créée en 1968 par le Cercle «La Royale Concorde» de Tohogne et jouée de nombreuses fois par d'autres cercles de la région; 3) Nombreux poèmes écrits depuis 1965 dont certains ont paru dans différentes revues et dans le *Journal de Durbuy*.



*Tempête en Ardenne profonde (peinture d'Édouard Seret).*

S'intéresse également à la peinture, la sculpture, auxquelles il s'adonne avec talent, ainsi qu'à la restauration d'œuvres d'art.



*Un vieux moulin d'Ardenne (peinture d'Édouard Seret).*

Trois de ses poèmes ont été insérés dans l'anthologie «Poètes gaumais et wallons d'Ardenne» d'Albert Yande, publiée en 1978 par l'Académie luxembourgeoise Arlon-Bruxelles.

(Ndlr: Voici un de ses poèmes glané dans le recueil intitulé «Poésies» édité en 1984 par le Crean:)

### On z'a ètèré nosse Marèye Doudouye

C'èsteût an mèye nouve cint cinquante nouve,  
Qui l'djomèsse di Dèrbu aveût sondji  
«Poqwè ni freût-on nin r'viker Marèye Doudouye?».

Marèye Doudouye, li danse di mèye nouve cint,  
Qui lès djins v'm à l'fôre à Dèrbu  
Dans à longueur di djoûrnèye  
Ça s'tou po fè r'viker s'danse-là qu'on bê djoû,  
Li djoû del fièsse, Marèye Doudouye a d'hindou  
Sol grand-plèce, èl vinàve,  
Tote seûle dè thier di Dèrbu, ritrover sès danseûses  
Èt sès danseûs, qu'èle ratindît, d'avant d'ataquer  
Li vile danse.

«Nos irans planter lès cromptires avou Marèye Doudouye...»  
À poñ.ne arivèye sol plèce, divant totes lès djins èwèrés,  
Lès «Échos dès Rochers» ataint à djouwer;  
Lès danseûs come dès djâles dansît à piède alène  
Divant leû bèle «Marèye Doudouye»...  
Enn' n'a-t-on fè dès randonèyes avou lèye!  
I z'ont stou tos costés po danser!  
Èle esteût d'totes lès fièsses – di totes lès z'ocasions –

Qui ci seûye li grand feû, li fièsse,  
Èle esteût todi là à mitan d'èl djomèsse.

Çoulà a duré quinze ans,  
Puis, nâhèye, on l'a r'tchôki divint èune grande sâle  
On pô aband'nèye di turtos – mins todi présinte.  
On djoû portant, on l'a sôrti à n'fôre d'antiquères  
Po assètchi les djins.  
I l'a plouût ç'djoû-là,  
Èle a stou tote frèche.  
Mins i l'èsteût trop târd,  
On n'y a pu r'louki:  
Èle a toumé è blèce,  
Èt on djoû  
So Chapli, on l'a tapé.  
*Chapli = décharge municipale.*

Édouard Seret



*La «Marèye Doudouye», du temps de sa splendeur!*

### DÉSIRÉ DEFRÈRE

Liège 1888- États-Unis 1964. Études au Conservatoire Rue de Liège. Débute au Théâtre Royal de Liège. Oscar Hammerstein le remarque au Covent Garden de Londres et l'engage pour le Manhattan Opera House de New York. Fait partie de



*Désiré Defrère.*

la Permanent Company de Chicago jusqu'en 1934. Au Metropolitan Opera de New York, il interprète notamment *Carmen*, avec Toscanini et Caruso, avant de devenir directeur de scène. En outre, il dirige quinze tournées de la Wagner Company et fonde sa propre troupe en 1957.

De 1925 à sa mort, il réside chaque année à Durbuy, dans sa maison de la rue de la Haie Himbe, sauf bien entendu, de 1940 à 1945. Il avait fait son premier voyage vers l'Amérique avec Maurice Chevalier.

Renseignements communiqués à J. DUCHESNE par le Metropolitan Opera de New York.



*Au Metropolitan Opera le 29 mars 1936, Lucrezia Bori, soprano, et Désiré Defrère, metteur en scène.*

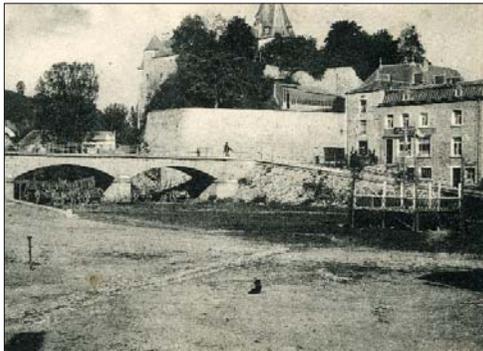


Durbuy - «Les Échos des Rochers» (coll. Jean Ninane).

## DURBUY LES ÉCHOS DES ROCHERS

Fanfare royale fondée en 1867 par M. Lormand. Comprend jusqu'en 1967 une section dramatique: «la Marève Dou-douye».

## LIEUX DE CONCERTS



Le premier kiosque de Durbuy, Place aux Foires (à droite).



Le kiosque actuel de Durbuy, Place aux Foires. Sonneurs de trompes de chasse à Durbuy à la Saint-Hubert (photo Claire Tancrède).

## LE FESTIVAL DE DURBUY

Créé en 1972 à la demande du bourgmestre de Durbuy Georges Remy, le Festival de Durbuy s'est limité en 1973 à un juillet musical pour couvrir à partir de 1974, à l'initiative de son président-fonda-

teur J. Duchesne, les deux mois touristiques d'été, une saison d'hiver, des concerts de Noël et de Pâques. Cette ASBL programma des concerts de l'orchestre de la RTB, de l'Opéra de Wallonie, des lauréats Reine Élisabeth, des ensembles étrangers de Vienne, Prague, Bratislava, du King's College de Cambridge et de la cathédrale de Wells, des virtuoses de premier plan comme Narciso Yepès, J.P. Rampal, Monique Haas, Jörg Demus. Ce dernier favorisa dès 1980 l'organisation d'un conservatoire d'été, tandis qu'en 1979 était fondé un trio du Festival de Durbuy, exportant son nom à l'étranger, dans le répertoire pour flûte (F. Martin), piano (M.P. Cornia) et violoncelle (J.P. Zanutel). Sans négliger le jazz, le folklore (cycles de cabarets) et le théâtre (création de «Ne crois-tu pas qu'on nous regarde» de J. Henrard en 1974 en collaboration avec le centre dramatique de Liège et de Marche), le Festival développa chaque année une exposition.

Chaque printemps, des concerts organisés à l'étranger permettaient aux abonnés de Durbuy d'approfondir une école musicale et d'exporter des talents nationaux: duo Crommelynck, Emm. Koch, Ch. Parent, J. Ghyoros, M.P. Cornia, B. Bruylants, Elz. Dedek.

Dès les fusions qui réunirent les douze communes sous le nom de Durbuy, le Festival fut présent à Barvaux, Wéris, Warre, Tohogne, Verlainne-sur-Ourthe, Petite-Somme, ainsi qu'à Hamoir, Ocquier, Modave, animant chaque année une messe d'artistes le 15 août, une veillée de Noël et le Te Deum du 21 juillet.

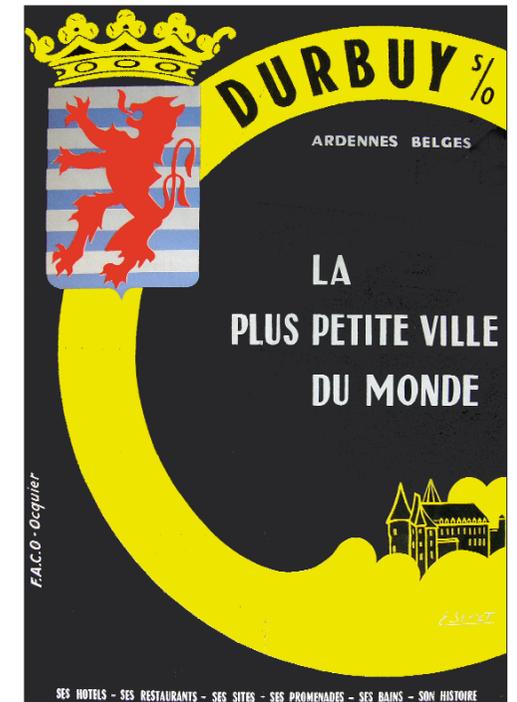
Les grands anniversaires musicaux firent l'objet de concerts commémoratifs: 600<sup>e</sup> de Guillaume de Machaut en 1976; 150<sup>e</sup> de Schubert en 1978; 300<sup>e</sup> de Vivaldi en

1978; 100<sup>e</sup> de Bartok en 1981; 250<sup>e</sup> de la naissance de J. Haydn en 1982... Enfin, des intégrales furent montées, principalement sous la direction d'Emmanuel Koch. L'exposition inaugurée en 1980 fut remplacée dans huit autres villes belges. Celle de 1981 le fut à Huy et à Luxembourg.

(Ndlr: Chaque année encore, le Festival de Durbuy – devenu Durbuyssimo – vient frapper aux portes de l'été pour devenir l'un des rendez-vous privilégiés des mélomanes. Il se décline généralement en quatre dates. Et ces divers concerts sont organisés dans l'église de Durbuy et aux quatre coins de l'entité.)



Le trio Oxymore s'est produit dans la chapelle castrale de Verlainne en 2012.



Affiche publicitaire lançant le slogan «Durbuy, la plus petite Ville du Monde» (années '50?) (Création: Édouard Seret).

